



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

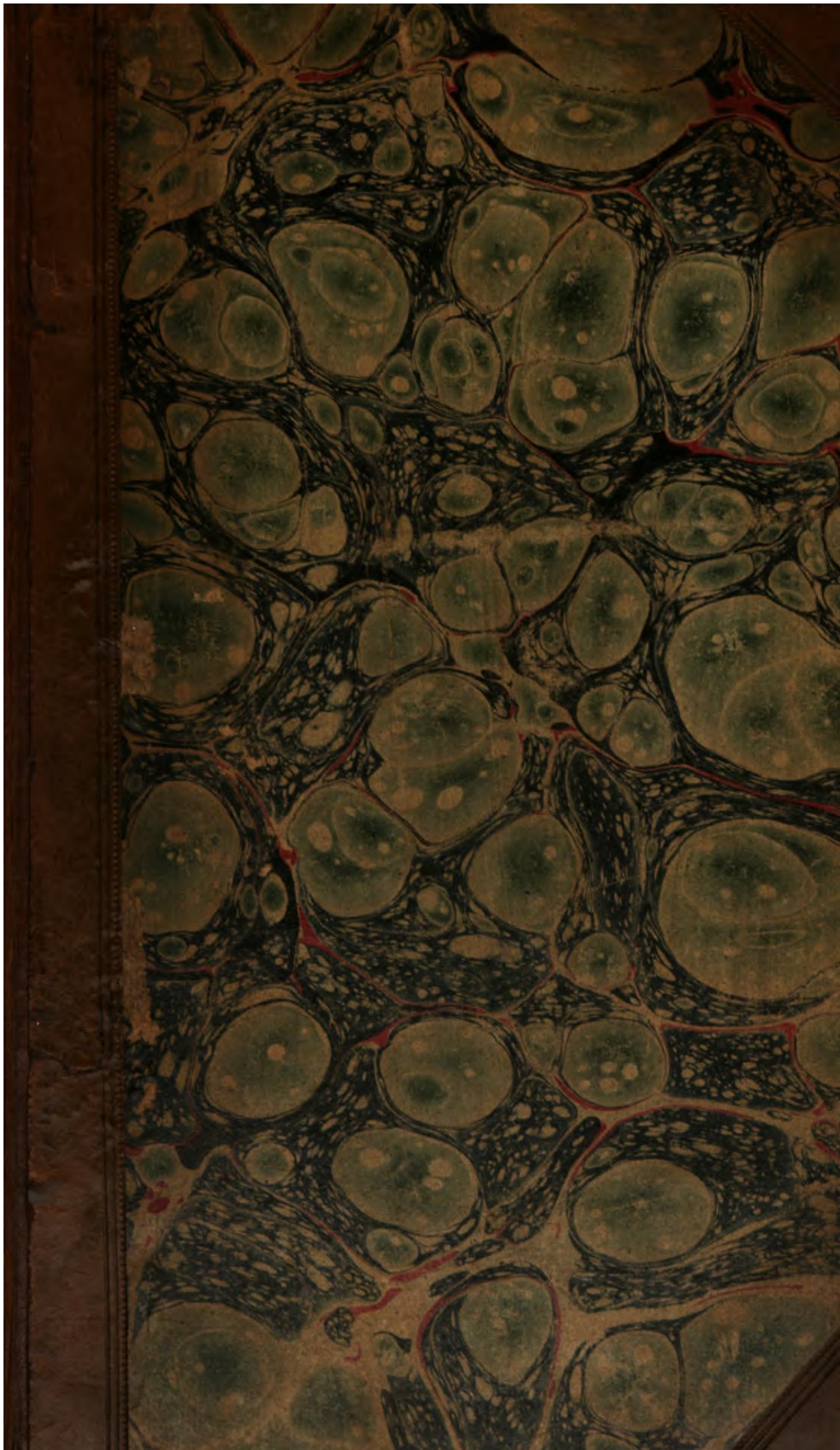
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



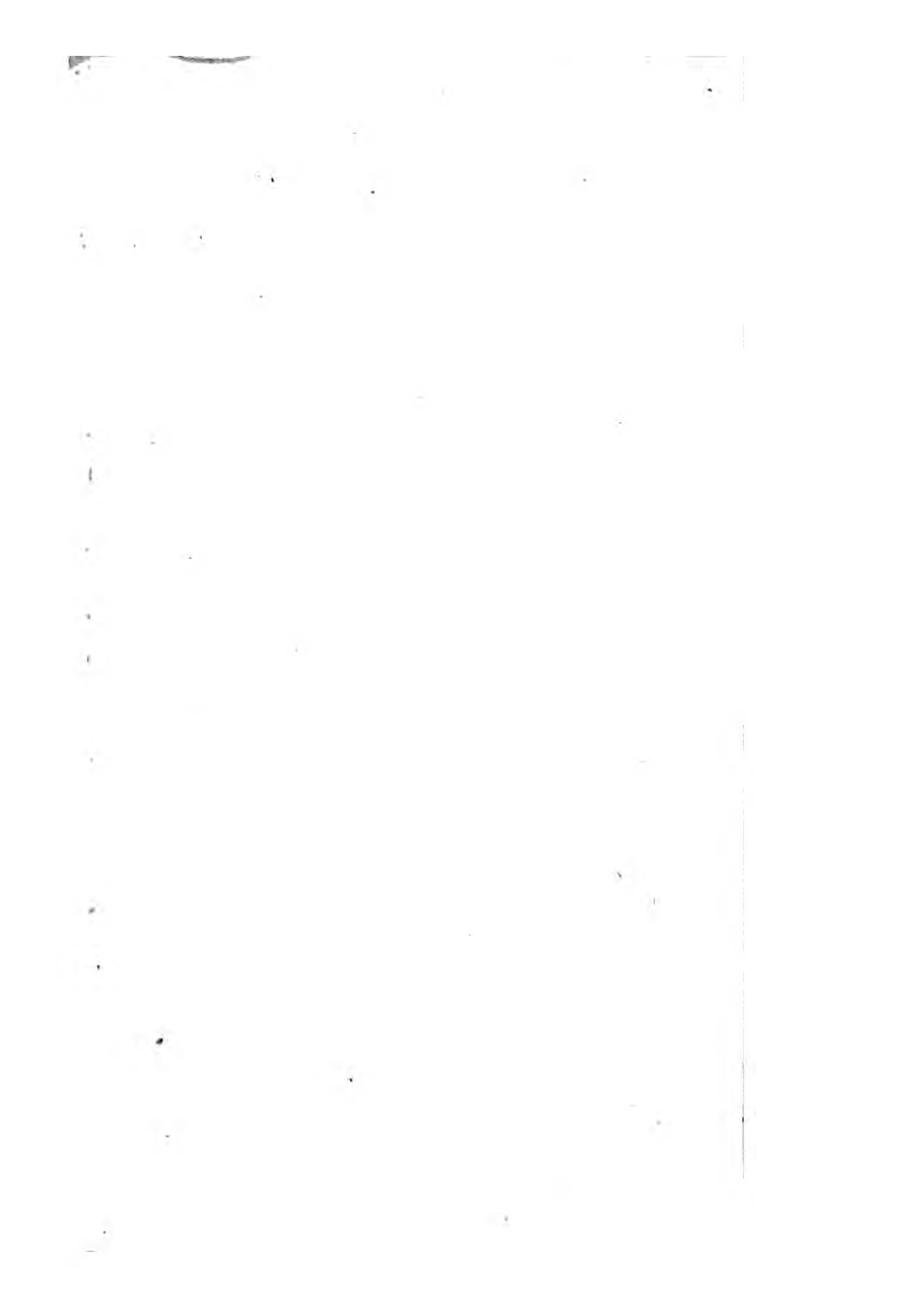
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

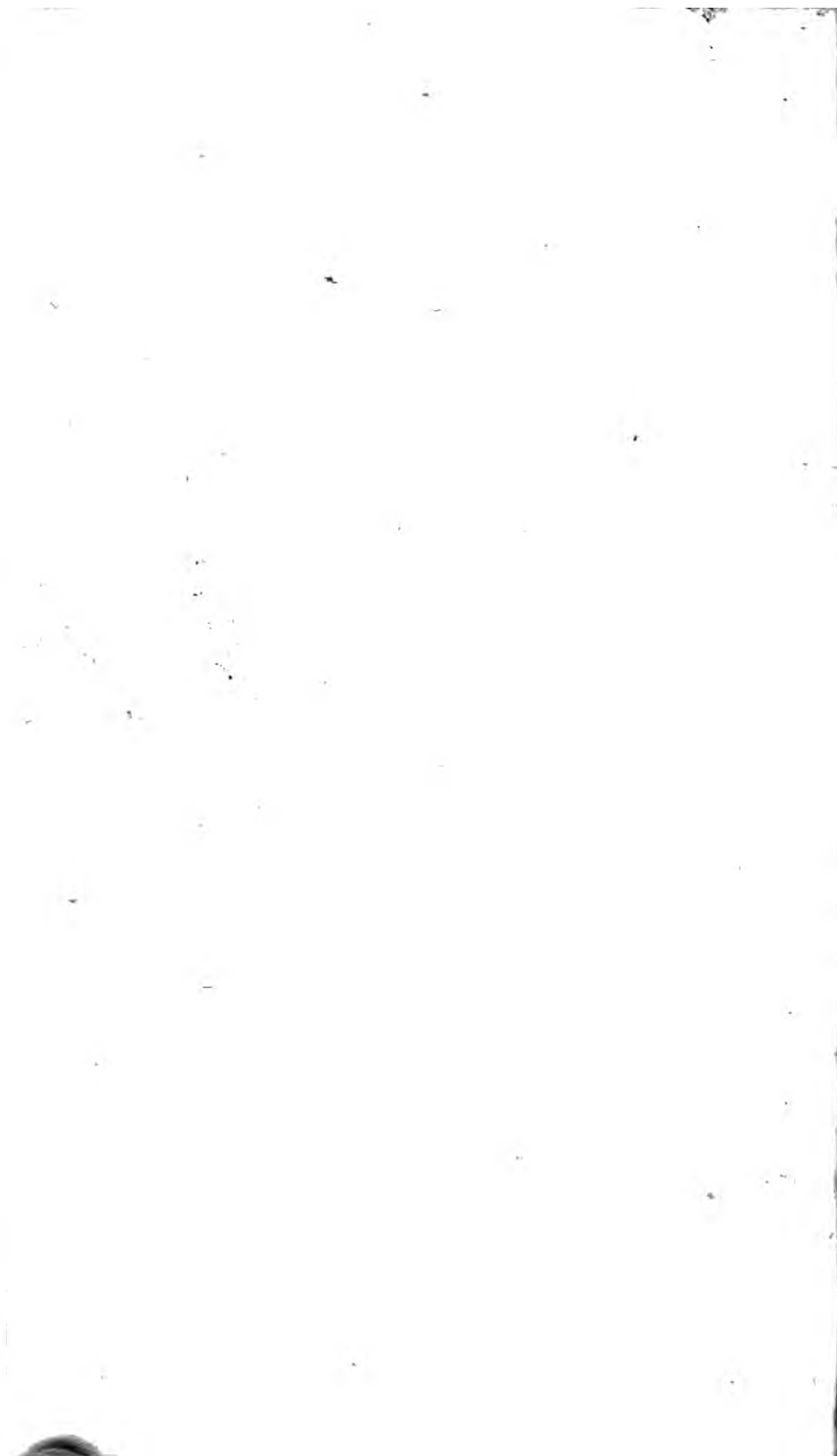


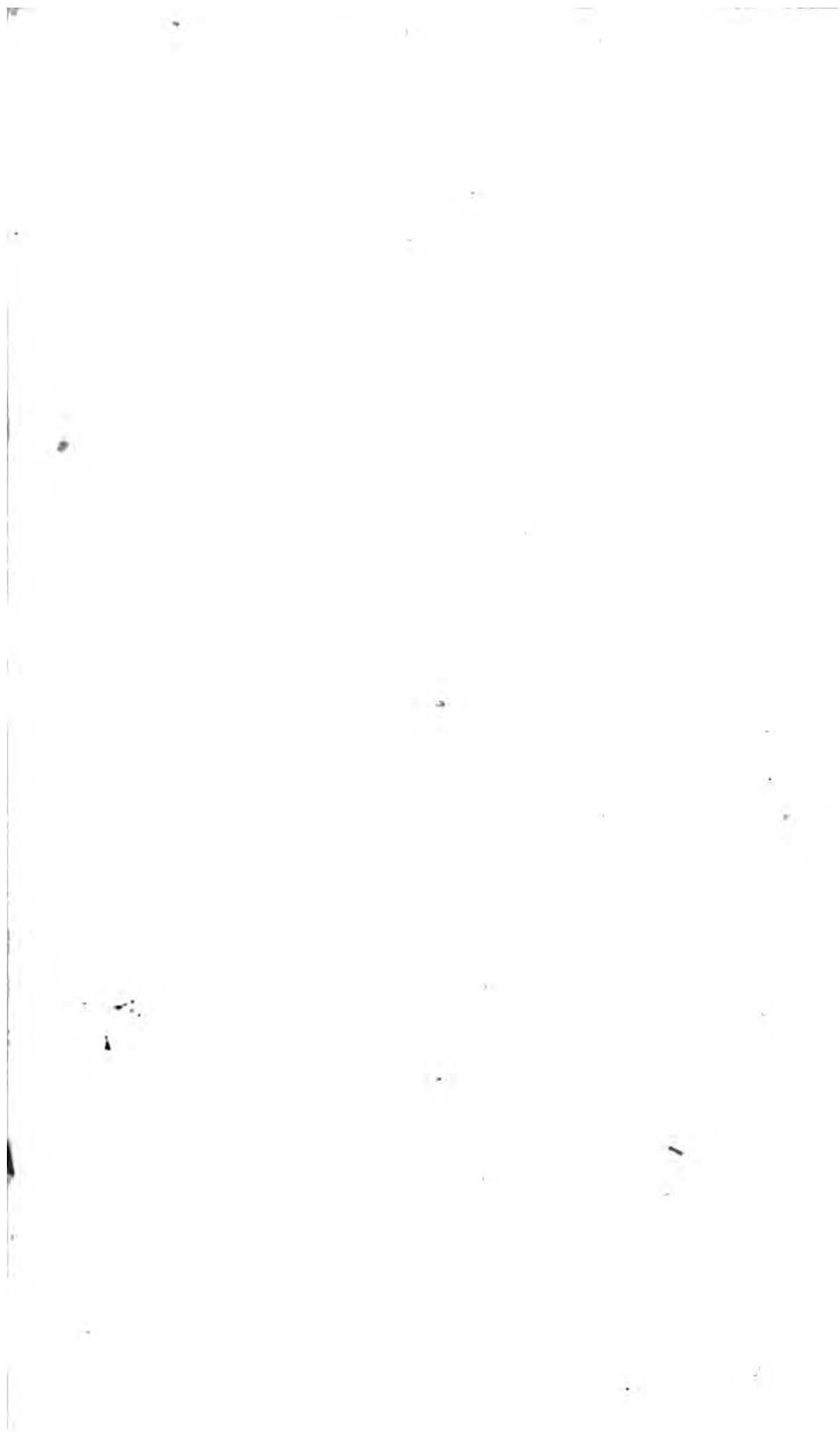
Elizabeths Anne

Russell

R









**JOCKO.**



---

IMPRIMERIE DE J. TASTU,  
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

---

# JOCKO,

ANECDOTE DÉTACHÉE

DES LETTRES INÉDITES SUR L'INSTINCT  
DES ANIMAUX.

PAR CHARLES POUGENS.



PARIS.

P. PERSAN, ÉDITEUR,  
RUE DE L'ARBRE-SEC, N<sup>o</sup> 22.

1824



TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
23 JUN 1978  
OF OXFORD  
LIBRARY

---

---

## NARRATION PRÉLIMINAIRE.

---

**J'**AVAIS employé ma jeunesse à examiner laborieusement les ressorts qui nous meuvent, à discuter bien des axiomes contradictoires. Je m'étais attaché surtout à épier, à découvrir des différences parmi les choses semblables; tout philosophe commence ainsi. Parvenu au déclin de la vie, je ne trouve plus aujourd'hui que des similitudes, des identités dans les choses les plus dissemblables en apparence, et c'est par où finit tout philosophe. Enfin, grâce au ciel et à mon expérience, j'ai abandonné mes doctes *investigations*, parce que j'ai cru qu'il était inutile de les pousser plus avant, et

je me suis environné d'un petit nombre de résultats d'ailleurs assez tristes, dont je me sers comme d'autant de talismans contre certaines illusions qui jadis affligeaient mon imagination déçue, et trompaient le plus souvent ma raison. Bref, déposant l'orgueil philosophique, j'ai laissé, en souriant, les hommes qui ne m'inspirent plus ni amour, ni colère; et, après avoir épuré silencieusement mes pensées, en les élevant vers ces mondes innombrables dont le Souverain Créateur a peuplé l'espace, j'ai abaissé modestement mes regards vers la terre, et je me suis attaché à contempler, à observer les divers animaux qui habitent nos forêts, nos campagnes, et qui, doués ainsi que nous de sentiment, obéissent à un instinct

moins aveugle qu'on ne le pense. Oserai-je le dire ? j'ai vu que cette faculté si mal connue, si injustement dépréciée, suffisait à leur bien-être, et qu'elle les mettait par ses bornes même à l'abri des inconvénients de la manie de raisonner, que l'homme petit et vain décore du nom de sagesse. Hélas ! qu'est-ce en effet que cette prétendue sagesse ?... Le plus souvent, comme je l'ai dit quelque part, « une paralysie com-  
» mençante. »

Incessamment je ferai part au public de mes nombreuses observations, dont plusieurs paraîtront peut-être assez neuves, et je publierai mes *Lettres sur l'instinct des animaux*, adressées à une très-grande princesse. Là, on verra l'imperceptible ciron, la mite indus-

trieuse, le ver glissant humblement sur la terre, et l'éléphant des forêts de l'Afrique et des Indes, agir d'après cette ame, ou si l'on veut ce *nisus*, j'ose dire immatériel, que leur a départi le Créateur, et que dans son incommensurable sagesse, il a modifié, ou, pour mieux dire, conformé à leur structure, si admirable dans ses détails. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'en me circonscrivant ainsi, je n'ai point cru abdiquer mes droits de penseur, encore moins ceux d'homme sensible, et peut-être, sans vouloir d'ailleurs fronder personne, aurai-je fait en même temps un livre de théologie.

Ce nouvel ouvrage sera bientôt prêt; mais en attendant qu'on le publie, j'ai traduit l'anecdote sui-

vante d'après un manuscrit portugais qui m'a été remis par un de mes confrères de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, lequel le tenait d'une vieille dame indienne, dont le caractère et la véracité étaient en grande recommandation parmi les habitans de Bélem. Il me dit même en confidence que cette estimable matrone, devenue vertueuse par suite des temps, avait été dans sa jeunesse la bien-aimée de l'auteur.

Malgré ces renseignemens authentiques, je ne dissimulerai point à mes lecteurs qu'après un mûr examen, j'ai tout lieu de soupçonner que ce prétendu manuscrit autographe n'est qu'une traduction de l'anglais, peut-être même du français; nous autres vieux travailleurs

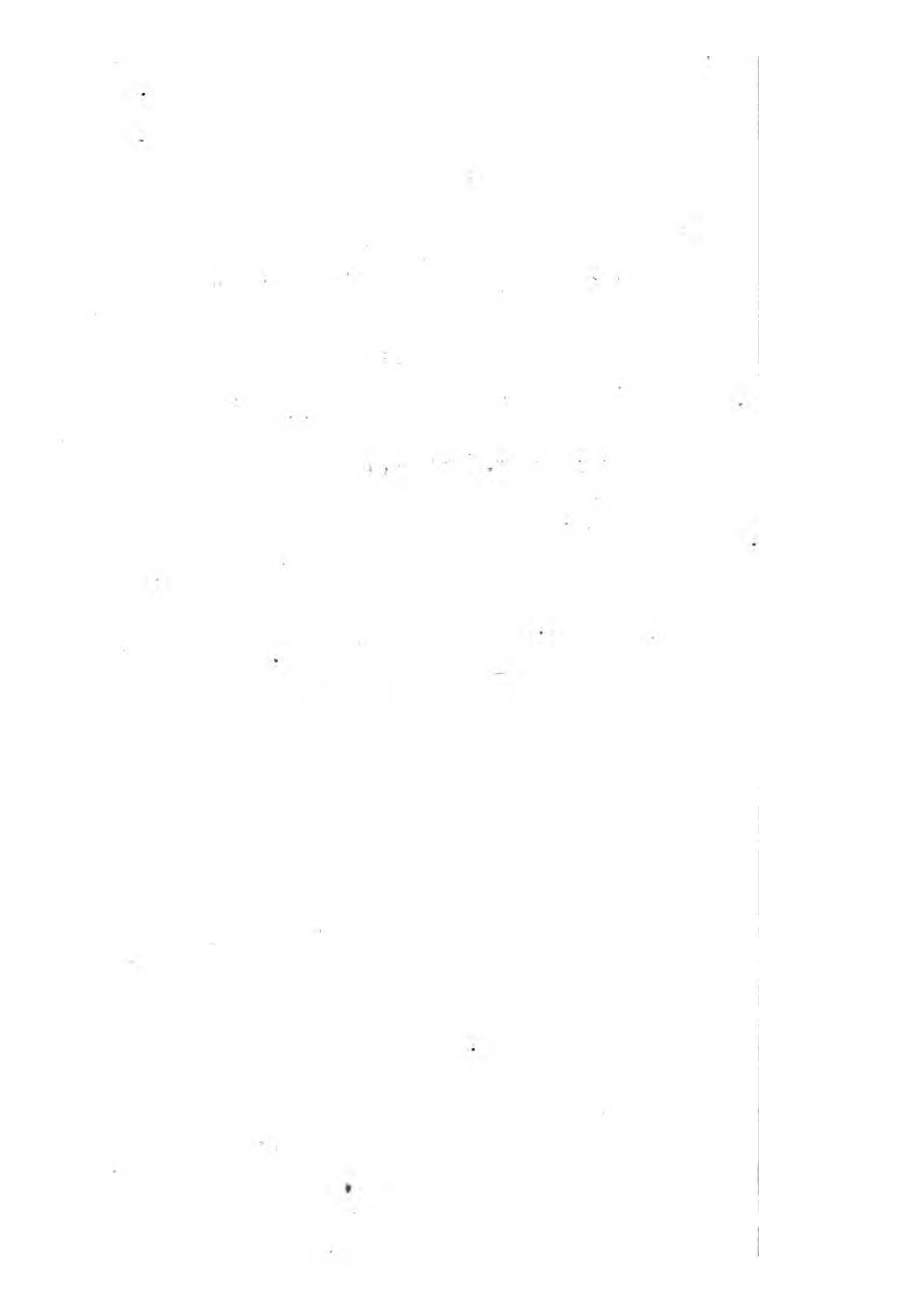


nous avons sur toutes ces choses-là un tact auquel il est difficile d'échapper. Si je retrouve le manuscrit original, sans doute il sera bien préférable à cette seconde version ; et comme de raison je m'empresse-  
rai de le mettre au jour.

Quoi qu'il en soit, j'ai placé à la fin de ma traduction quelques notes qui serviront, comme disent les commentateurs, à illustrer le texte. J'en recommande la lecture, et même avec une sorte d'insistance, aux curieux et aux gens du monde, parce qu'elles offrent une réunion de faits avérés, qui justifient et qui débordent même ceux que rapporte l'auteur portugais. Il en résultera qu'au lieu de l'accuser d'exagération ou d'une partialité romanesque, on ne pourra s'empêcher de s'é-

tonner en parcourant cette série d'observations faites d'après la nature elle-même, car elles sont encore plus frappantes que la plupart des faits avancés dans cette singulière anecdote. Enfin on trouvera, à la suite de ces notes, une table des auteurs cités. Certes, il serait difficile de traiter plus gravement une bagatelle.

---



# JOCKO,

## ANECDOTE INDIENNE

TRADUITE

D'APRÈS UN MANUSCRIT PORTUGAIS.

---

**J'**HABITAIS depuis plusieurs années l'île de . . . . ; mais comme je ne veux pas être connu, je m'abstiendrai de dire quelles étaient mes fonctions, et je supprimerai tous détails qui pourraient révéler mon nom à un public en général insouciant ou malin. Toutefois je rapporterai l'anecdote suivante, parce que les souvenirs m'en sont chers, douloureusement chers . . . et aussi parce qu'elle renferme un fait singulier, qui fut en partie la cause de l'opulence dont je jouis aujourd'hui.

Nous étions au plus fort de l'été ; cinq heures du soir venaient de sonner

à la grande horloge de l'église paroissiale ; le soleil dardait encore ses rayons sur la terre. — Fatigué des soins que m'imposaient les devoirs de ma place, et naturellement mélancolique, je sortis de chez moi et j'allai me promener seul dans la forêt de \*\*\*, peu distante de la maison que j'occupais depuis mon séjour dans l'île. A peine avais-je fait deux cents pas dans une allée assez obscure, et qui était d'une fraîcheur admirable, que j'entendis un léger bruit vers ma gauche. Un être vivant paraissait fuir et se glisser à travers le feuillage. Je prêtai l'oreille, mais bientôt je n'entendis plus rien ; je continuai alors ma promenade et je repris le cours de mes réflexions. Depuis que j'avais laissé mes convives, mes soi-disant amis, tumultueusement groupés autour d'une table chargée de vins exquis, je n'étais plus seul, car j'étais avec moi-même et avec mes souvenirs.

Un second bruissement semblable au premier se fait encore entendre ; je m'arrête et j'aperçois, à travers plusieurs branches d'arbres entrelacées, une petite tête de forme presque ronde [1] ; deux charmans yeux taillés en amande dirigeaient vers moi des regards caressans [2] ; un petit nez court sans être camus, deux lèvres bien fraîches, de petites dents blanches comme du lait [3] rendaient cette figure si non jolie, du moins très-piquante. La peau me parut au premier coup-d'œil assez semblable à la couleur d'une jeune souris, rehaussée d'une légère teinte argentée.

La figure fit un mouvement et se montra presque à mi-corps. Je m'avancai pour la saisir ; mais en moins d'une seconde, elle grimpa, ou pour mieux dire, elle s'élança vers la cime d'un cocotier. Ses membres étaient souples et déliés ; j'ajouterai qu'autant qu'il me fut possible d'en juger, sa taille pou-

vait être d'environ quatre pieds deux à trois pouces [4].

Blottie avec grâce entre plusieurs branches chargées de feuilles, elle me considéra attentivement ; je lui fis signe de venir à moi, elle imita mon geste et me fit signe de venir à elle [5] ; j'eusse été assez embarrassé de lui obéir, car bien que je fusse encore fort leste, mon agilité était loin d'égaliser la sienne.

Naturellement curieux, mes nombreux voyages m'avaient fourni de fréquentes occasions d'observer les diverses familles des singes [6], les orangs [7], les jockos [8], les pongos [9] ; je reconnus sans peine que le jeune individu que j'avais sous les yeux, était une femelle de cette dernière espèce ; cependant je lui donnai par la suite le nom de Jocko, parce qu'il me paraissait plus joli.

J'avais coutume de porter toujours un peu de pain dans mes poches, et

j'aimais à le distribuer aux petits oiseaux que je trouvais sur ma route, durant mes longues et solitaires promenades. Voyant qu'elle m'examinait toujours avec une attention avide, je lui jetai un peu de pain. Elle descendit du cocotier sur lequel elle s'était réfugiée, et se précipita à terre avec la rapidité d'une flèche, prit le petit morceau de pain, le flaira à diverses reprises [10], me regarda, le considéra ensuite d'un air de méfiance [11], et ne le mangea point. Je connaissais ce genre d'hésitation naturelle à l'espèce des jockos et des pongos; pour le faire cesser je pris un second morceau de pain, j'en mangeai la moitié et lui jetai le reste. Elle le saisit à la volée avec une adresse surprenante; le mangea, puis ramassant le premier morceau qui était resté à terre, elle le flaira une seconde fois et l'avala ensuite avec avidité.

Comme je demeurai quelques momens



immobile, elle avança vers moi sa petite main en l'agitant avec une sorte d'impatience, elle semblait m'inviter à récidiver mes dons ; je lui jetai en effet plusieurs autres petits morceaux de pain qu'elle saisissait toujours avec une adresse admirable ; mais sitôt que je faisais un pas en avant, elle s'enfuyait à une longue distance et ne se laissait jamais approcher. Je fis alors des mouvemens inverses ; je marchai à reculons en lui jetant toujours de temps en temps un peu de pain ; la jolie petite pate restait constamment tendue vers moi ; elle la secouait légèrement en la ramenant vers elle, et faisait entendre par intervalle un petit cri perlé et argentin [12] qu'elle variait sur divers tons, et qui sûrement signifiait quelque chose. Voyant enfin que je ne lui jetais plus rien, elle prit subitement son parti et s'élança comme un trait à la cime d'un magnifique cocotier, en détacha plu-

sieurs noix et les jeta à mes pieds. J'en ouvris une avec un large couteau que j'avais sur moi ; je bus un peu de lait et mangeai un morceau de la chair ; ensuite je m'éloignai pour laisser à ma jolie petite Jocko la liberté de s'accommoder du reste , ce qu'elle ne manqua pas de faire , mais d'un air à me convaincre que cet aliment n'était rien moins que nouveau pour elle , et que ce n'était pas la première fois qu'elle mangeait la chair et buvait le lait d'une noix de coco [13]. — Le jour commençant à baisser, je m'acheminai vers la ville. La charmante petite créature me suivait, en me faisant entendre par intervalle ce cri argentin que je trouvais si joli. Voyant que je ne répondais plus à ses appels, elle s'en retourna d'un air triste et s'éloigna avec lenteur.

Le lendemain, je revins à peu près à la même heure. Ma jolie petite Jocko m'attendait vers l'entrée du bois : cou-

chée au milieu d'une touffe de jeunes arbustes , elle avait écarté les branches et regardait à travers les feuilles. Du plus loin qu'elle m'aperçut , elle courut à ma rencontre avec de grandes démonstrations de joie ; sa marche fut si rapide , qu'elle toucha presque mes habits. Effrayée de cette approche en quelque sorte involontaire , elle s'enfuit et alla se réfugier au haut d'un arbre , éloigné de moi de plus de cent pas. Craignant de l'effaroucher davantage , je pris un air indifférent , et je jetai deux ou trois petits morceaux de pain sur la route ; elle descendit doucement , les flaira , sans doute afin de reconnaître s'ils étaient de même nature que ceux de la veille , et les mangea avec appétit. J'avais fait une ample provision de biscuits tendres , je lui en jetai la moitié d'un [14] ; elle le saisit à la volée comme elle l'avait fait la veille , le flaira , parut indécise , et ne le man-

gea point. Je mis dans ma bouche une partie de l'autre moitié, et je lui jetai le reste qu'elle dévora alors en un clin-d'œil, ainsi que le morceau qu'elle tenait déjà; ensuite elle manifesta son plaisir par des gambades, de petits sauts [15]; elle tournait sur elle-même et s'élançait de terre en décrivant de jolis lacs d'amour, avec une grâce et une agilité vraiment surprenantes; puis elle avançait quelques pas vers moi et me tendait ses deux petites mains, afin que je lui donnasse de nouveaux biscuits.

Chaque après-midi, mêmes scènes; j'arrivais les poches pleines et je m'en retournais à vide. Toutes les fois que je lui donnais des gâteaux d'une espèce nouvelle, mêmes hésitations, mêmes doutes de sa part; elle n'en mangeait qu'après m'en avoir vu manger le premier.

Attentive à guetter mon arrivée dans

la forêt, un jour elle accourut à ma rencontre, déposa devant moi, mais toujours à une assez grande distance, plusieurs belles noix de coco, et plaça à côté une espèce de caillou tranchant. J'admirai son instinct; j'ouvris deux des plus belles noix, j'en pris une et m'éloignai, afin de lui permettre de s'approcher et de prendre l'autre. Je bus le lait, je mangeai une partie de la chair; elle m'imita, et tout en mangeant elle me regardait d'un air satisfait, en me faisant entendre par intervalle ce joli cri, qui la première fois avait paru si agréable à mon oreille.

Cette scène me suggéra une idée pour le lendemain. Indépendamment de ma provision ordinaire de biscuits, de gâteaux, de tartelettes, je pris avec moi une fiole d'excellent vin de Calcavallo, que j'avais apporté de Lisbonne; j'en versai dans un verre, j'affectai d'en boire une partie; ensuite je posai le verre à

mes pieds et je me retirai à quelques pas. Ma petite Jocko s'approcha doucement, prit le verre avec une grande dextérité, but le vin en se reprenant à diverses fois [16]; puis, me regardant d'un air surpris et satisfait, elle passa en même temps sa langue sur ses petites lèvres, et lorsqu'elle eut fini de boire, elle posa le verre à la même place où elle l'avait pris; je m'en emparai et j'allai le laver dans un creux d'arbre qui contenait un peu d'eau de pluie; je le remplis ensuite à moitié; je l'approchai de ma bouche et j'abandonnai le reste à ma petite amie qui parut le savourer avec encore plus de sensualité que la première fois. Ensuite, toujours fidèle dans ses imitations, elle alla rincer le verre et le replaça au même endroit, espérant que j'allais encore le remplir, ce que je ne fis point, voulant la ménager.

En effet, ce vin, quoique très-doux,



avait agi sur ses sens. Les yeux de ma petite Jocko paraissaient plus animés ; elle était plus expansive , plus confiante , et se familiarisa au point de s'approcher de moi assez près pour toucher légèrement mes habits du bout de ses doigts. J'aurais pu la saisir sans peine , mais je m'en gardai bien ; je ne voulais ni l'affliger , ni lui rendre ses premières méfiances.

Les jours suivans , mon vin de Calcavallo , mon vin de Xérez , dont je lui versais avec discrétion de légères doses , paraissaient toujours lui faire le même plaisir ; enfin je m'avisai de lui porter d'excellente liqueur des îles , dont j'avais une assez bonne provision. Après lui avoir fait manger un peu plus de mes friandises qu'à l'ordinaire , je posai devant elle un petit verre de crème de créole ; elle parut d'abord surprise et inquiète , mais bientôt le plaisir l'emporta , elle avança ses deux petites pates

en dansant autour de moi ; c'était sa manière de me demander quelque chose : je plaçai un second verre devant elle , mais à moitié plein , car je craignais de nuire à la santé de ce charmant animal. Ma petite Jocko le saisit avec avidité , mais elle ne but la liqueur que peu à peu et à doses modérées ; elle semblait la savourer avec délices. Bientôt il s'ensuivit une demi-ivresse qui se manifesta dans ses regards ; alors ses craintes , ses hésitations disparurent , elle se précipita sur moi , appuya sa petite tête sur mon épaule , la roula en folâtrant sur ma poitrine : je marchais toujours , elle me suivait en piétinant ; je lui donnais de temps en temps de petits gâteaux , elle les mangeait sans même les regarder ; il n'était plus question de méfiance entre nous. Je pris son bras droit , je le passai sous mon bras gauche , et nous continuâmes à marcher ainsi près d'un quart de mille [17],



tantôt elle me quittait pour courir après des papillons [18], tantôt elle marchait à mes côtés et conformait ses pas aux miens avec une justesse admirable.

Comme ses bras, sans être entièrement disproportionnés, étaient un peu plus longs que dans l'espèce humaine, je m'avisai de prendre ses deux mains et de les croiser devant elle. Je ne sais quelles furent ses idées, mais elle s'effraya, s'éloigna de moi de quelques pas, et prit un petit air boudeur. Je me rappelai alors ce que j'avais lu dans plusieurs relations de voyages, et ce que j'avais observé moi-même à diverses reprises sur la pudeur naturelle aux femelles de cette espèce [19], et ma mémoire me retraçant subitement plusieurs faits de l'histoire ancienne, je frémis d'horreur; mais en jetant les yeux sur la petite Jocko, je souris de mon indignation, et je fus tenté de placer au rang des

fables, ou de considérer comme des caprices de l'art, certaines représentations grecques et même romaines, que j'avais vues en Italie, spécialement à Portici, et sur plusieurs médailles antiques.

Je la rappelai du geste et de la voix; je lui présentai un petit gâteau, elle revint le manger sans donner aucun signe de satisfaction, et marcha longtemps sur la même ligne que moi, mais à une assez grande distance.

Il fallut se séparer; je m'amusai à lui ôter mon chapeau et à lui faire un profond salut: d'abord elle me parut un peu embarrassée, mais elle eut bientôt pris son parti; elle arracha plusieurs feuilles de bananier, et façonna avec adresse une espèce de coiffe: ce fut l'affaire d'un instant; puis elle la posa sur sa tête et me fit à son tour un profond salut de l'air du monde le plus comiquement grave [20]. Ensuite chacun de nous s'en alla de son côté, non

sans tourner nos regards l'un vers l'autre à diverses reprises.

Le lendemain, elle m'aborda, coiffée d'un capuchon de feuilles entrelacées et plus artistement travaillées que celles de la veille; elle tenait à sa main une espèce de canne ornée de quelques feuilles légères et assez semblable à un thyrses [21]. Je trouvai qu'elle avait dans cette attitude un petit air moitié enfantin, moitié redoutable, qui me fit sourire. Elle m'avait apporté plusieurs belles noix de coco; nous en mangeâmes la chair, nous en bûmes le lait; je lui donnai des morceaux de biscuits, un peu de bon vin; nous étions les meilleurs amis du monde lorsqu'il survint une scène qui pensa nous brouiller; je vais la raconter en peu de mots.

Je m'étais muni, sans dessein formel, d'un petit miroir; je le tirai de ma poche et je le lui présentai subitement. Au même instant, la surprise, l'effroi et une

affreuse jalousie se peignirent dans ses regards [22]; elle se jeta avec rage sur cette figure pour la déchirer en pièces. Ne saisissant rien, elle tourna, ou pour mieux dire, elle s'élança derrière la glace, revint en face, et étendit un de ses bras au côté opposé, s'élança de nouveau, et répéta plus de vingt fois ce pénible manège. Qu'on ose dire maintenant que les animaux ne font pas des abstractions.... Sage Locke, répondez [23].

Enfin, hors d'haleine, agitée, tremblante, elle se précipite vers moi, roule avec une sorte de frénésie sa jolie petite tête sur ma poitrine, m'enlace avec ses deux bras en me serrant de toute sa force, comme si elle eût voulu m'entraîner loin de l'objet de ses inquiétudes et de sa terreur. Je remis le fatal miroir dans ma poche, je la caressai, je lui donnai quelques friandises dont je m'étais amplement muni; je lui fis

boire un peu de liqueur, et nous eûmes bientôt fait la paix. Mais elle me regardait avec une expression extraordinaire ; on eût dit qu'elle voulait me parler. Ce soir-là elle ne pouvait me quitter ; j'avais beau lui faire signe de s'en aller, et même l'écartier de la main, elle s'attachait à mes habits, s'éloignait de quelques pas, et revenait sans cesse vers moi. Arrivée aux derniers arbres de la forêt, elle s'arrête tout-à-coup, élève son bras droit vers le soleil couchant [24], penche tristement la tête, jette un cri à la fois si douloureux et si tendre, que je ne pus m'empêcher d'être ému ; j'avoue que ce geste qui avait quelque chose de solennel me surprit et me donna beaucoup à penser. Je me rappelai dans cet instant que quelques naturalistes observateurs avaient donné à entendre, sans d'ailleurs l'articuler d'une manière précise, qu'ils n'étaient pas éloignés de croire que les individus

de cette race avaient à leur manière une idée, du moins vague, d'un Être-Suprême. Non, cette faculté intellectuelle qu'on nomme vulgairement l'instinct des bêtes, n'a encore été ni mesurée, ni appréciée. O philosophie ! que de régions inconnues tu as encore à parcourir !

Malheureusement, le lendemain de cette scène, un hasard que je ne puis m'empêcher de nommer fâcheux ne me permit pas de me trouver à notre rendez-vous ordinaire. Je fus retenu chez moi par diverses affaires importantes qui ne me laissèrent pas un moment de loisir. Je ne revis donc ma petite amie que le surlendemain. Hélas ! je ne la trouvai point au lieu où je la rencontrais ordinairement. Je l'appelai, mais en vain ; mon inquiétude était extrême. J'allai en avant : Jocko ! Jocko ! m'écriai-je, où es-tu ? — Je frappais des mains. Enfin je la trouvai étendue à

terre , au même endroit où je lui avais montré le fatal miroir ; elle était presque sans mouvement. La chère petite créature ouvrit les yeux et tressaillit en m'apercevant. Je lui fis avaler quelques gouttes d'un cordial que je portais sur moi ; sa respiration paraissait difficile , embarrassée ; tout son corps était d'une faiblesse extrême. Je lui donnai à manger , elle avait peine à avaler ce que je lui présentais : lorsqu'elle fut un peu remise , je vis bien à l'avidité avec laquelle elle saisissait ce que je lui offrais , que le pauvre animal avait été au moins vingt-quatre heures sans prendre aucune nourriture.

Lorsque sa faim fut apaisée et que nous eûmes bu le lait de plusieurs noix de cocos , nous reprîmes notre promenade ordinaire : on sait que je l'avais accoutumée à marcher à mes côtés. Tout-à-coup elle s'arrête , puis elle s'abat à mes pieds , les presse de ses

lèvres , et entrelace ses bras autour de mes jambes ; j'eus peine à les en détacher : enfin je parvins à la relever ; son corps tremblait comme la feuille ; je la fis asseoir , je voulus la faire manger ; je lui présentai des massepains qu'elle aimait beaucoup , elle me les rendit d'un air triste , et lorsque le jour commença à tomber , elle reprit d'elle-même le chemin qui conduisait à la tête du bois. Durant toute la route elle me parut pensive et préoccupée ; enfin elle se sépara de moi en me jetant un regard si expressif , que je ne pus m'empêcher de la considérer moi-même avec une sorte d'inquiétude.

Je revins le jour suivant à l'heure accoutumée , et cette fois encore je ne la trouvai point ; je l'appelai et je m'assis pour l'attendre. Une demi-heure après je la vis s'élancer vers moi avec sa légèreté ordinaire ; elle était hors d'haleine : je lui présentai un biscuit



et un peu de vin dans un verre ; elle refusa le biscuit , se jeta sur le vin , l'avalala d'un trait , saisit une de mes mains et voulut m'entraîner avec elle dans l'épaisseur du bois. J'avoue que j'hésitai un peu à la suivre , je craignais d'y trouver quelques individus de son espèce , et en trop grand nombre pour que je pusse me défendre ; je savais que les mâles , assez dangereux pour les femmes , étaient fort méchants avec les hommes [25]. Cependant , après avoir un peu réfléchi , je réprimai ce mouvement de timidité involontaire , que je traitai même intérieurement de pusillanimité , et je la suivis en riant. Elle était , agitée et avait un air d'impatience auquel je ne concevais rien. Nous fîmes près d'un tiers de mille à travers les broussailles , et non sans difficulté de ma part.

Je ne pus me défendre d'un sentiment de surprise lorsque j'aperçus au milieu d'un groupe d'élégans cocotiers

une jolie hutte couverte de feuillage et presque entièrement achevée [26] ; mais je me rappelai bientôt que l'existence de ces constructions agrestes était constatée par plusieurs voyageurs célèbres et par nos premiers naturalistes. Ma petite Jocko ne se sentait pas d'aise ; elle sautait, elle frappait ses mains l'une contre l'autre, et faisait entendre ce joli cri perlé et argentin qui était chez elle un de ses grands signes de joie ; mais bientôt un nuage de tristesse se répandit sur tous ses traits, lorsqu'elle s'aperçut que je ne pouvais entrer dans sa cabane sans me baisser étrangement ; elle avait fait la porte proportionnée à sa petite taille, et nullement à la mienne ; sa prévoyance n'avait pas été jusque-là. Alors il lui prit une espèce de rage ; elle se précipita sur la branche de traverse qui déterminait la hauteur de cette espèce de baie, renversa tout ; puis elle m'entraîna à quelques pas de là, et

après m'avoir chargé de plusieurs rameaux qu'elle y avait rassemblés de provision, elle en prit elle-même autant qu'elle put en embrasser, me fit signe de la suivre; j'obéis, et le roi prétendu de la nature devint pour cette fois le manoeuvre de la femelle d'un pongo.

A l'instant même elle se mit à refaire l'entrée de la hutte; il ne lui fallut qu'un coup-d'œil pour la proportionner à ma taille élevée. Je l'aidai de la meilleure foi du monde, et l'ouvrage ne tarda pas à être achevé. Dans l'intérieur, près de la porte, je trouvai deux longs sièges de mousse en forme de lits [27], et dans un des angles une ample provision de noix de cocos. Le cher petit animal épuisé de fatigue se jeta sur un de ces lits de repos, et parut m'inviter à suivre son exemple, en me montrant du doigt celui qui était en face.

La gentille Jocko me regardait d'un

petit air satisfait : elle était toute fière de me voir jouir ainsi de son ouvrage. Quelques momens après je me levai, j'allai cueillir des feuilles de bananiers, je les étendis sur la mousse, afin qu'elle ne s'attachât ni à mes habits ni aux membres de ma petite architecte ; elle paraissait enchantée de ce que je perfectionnais ainsi son travail, et à vingt reprises différentes, elle sauta avec agilité sur les deux sièges de mousse.

Après s'être livrée sans réserve à ces accès de gaieté, l'appétit lui revint ; elle s'assit sur son lit et étendit vers moi ses deux petites pattes en les secouant avec sa grâce ordinaire. Je lui donnai du pain, des œufs durs dont elle n'avait point encore mangé jusqu'alors, de bons biscuits tendres ; elle dévorait : la chère petite créature avait dû passer toute la nuit et une partie du jour à travailler. Nous bûmes du vin de Madère : je lui avais appris pour m'amuser à choquer

son verre contre le mien [28]. Enfin nous fîmes un goûter vraiment délicieux.

Il fallut nous quitter ; je ne puis peindre quel fut l'étonnement, la douleur de la pauvre Jocko [29] ; son angoisse était au comble. Elle parut d'abord comme frappée de la foudre, elle resta immobile, se pencha un instant vers moi, ne fit aucun mouvement pour me retenir ; mais lorsque je sortis de la hutte, elle poussa un cri si plaintif que je ne pus m'empêcher de revenir sur mes pas. Je fis de mon mieux pour lui faire entendre que je reviendrais le lendemain : je ne sais si elle me comprit ; mais je vis bien qu'elle avait arrangé dans sa petite tête que nous ne devions plus nous quitter. Pour cet effet elle avait bâti une cabane, fait des provisions de fruits, de noix de cocos, enfin un établissement dans toutes les règles, et à sa manière.

Tout ceci m'intéressait sans me sur-

prendre. Je savais que les individus de la race des jockos et des pongos, avaient pour habitude de se bâtir des huttes, qu'ils vivaient le plus souvent deux à deux [30], que la femelle avait une sorte de pudeur, que l'usage de se baiser au front, sur les joues, lorsqu'ils se rencontraient, leur était commun avec les individus de la race humaine [31]; qu'accoutumés à vivre en société, du moins en famille [32], ils connaissaient l'usage du feu, qu'ils savaient très-bien allumer, mais qu'ils ne savaient point entretenir [33].

Le lendemain j'affectai d'arriver plus tôt qu'à l'ordinaire. J'eus peine à retrouver la cabane. Ma petite Jocko était couchée sur son lit de repos; elle tressaillit lorsqu'elle m'aperçut et jeta son cri perlé ordinaire. J'avais pris avec moi une scie, un marteau, des clous, une petite cassette fermant avec des crochets, remplie de menus ustensiles; deux tasses,

deux verres à boire, quelques assiettes, une cafetière, un briquet, de l'amadou. Voulant mettre à l'épreuve l'instinct et la perfectibilité de ces animaux, vérifier enfin ce que j'avais lu dans un si grand nombre de voyages et d'écrits sur l'histoire naturelle, faits singuliers qui, je l'avoue, avaient excité en moi plus d'un doute, je donnai tous ces trésors à ma petite amie ; elle était dans le ravissement, la joie brillait dans ses yeux.

Chaque jour, je me faisais un plaisir d'apporter de nouveaux petits meubles dans la cabane de Jocko ; une cruche pour puiser de l'eau, de petites tables, des plians, une petite commode que je transportai pièce à pièce, ne voulant mettre personne dans ma confiance, et qu'ensuite je montai comme je pus.

Une après-midi, ayant dessein d'allumer du feu, je me mis en devoir de lui apprendre à battre le briquet, et je ne

pus m'empêcher de rire de sa maladresse: elle frappait sur ses doigts et avait peur des étincelles qui jaillissaient de la pierre. Je la lui ôtai, et d'un seul coup je fis prendre l'amadou; je me servis en même temps d'une allumette souffrée, j'allumai une bougie: Jocko était stupéfaite, elle regardait ce spectacle nouveau pour elle avec une sorte d'admiration mêlée de crainte, qui ajoutait je ne sais quoi de piquant à sa physionomie déjà si expressive.

J'avais préparé, à quelque distance de la hutte, un espace assez grand pour établir au milieu un foyer. Elle ne témoigna aucune surprise, mais ce qu'elle me parut ignorer, comme je viens de le dire, c'était l'art d'alimenter et d'entretenir le brasier en y jetant de nouveau bois, ou en l'attisant avec soin. J'avais apporté des pinces, une pelle; je lui appris à s'en servir, et je dois convenir ici qu'elle avait une facilité admirable



à concevoir et à imiter ce que je faisais. Il est vrai qu'il me fallait répéter plus d'une fois mes leçons.

Je l'envoyai puiser de l'eau [34], j'en remplis une cafetière et une petite casserole, puis je m'amusai à lui apprendre à faire du café ensuite du thé dans une théière de terre de Delft, qui faisait partie du ménage de Jocko. Elle trouvait le thé, le café excellents, surtout quand j'y mettais beaucoup de sucre. Elle le remuait d'une manière si plaisante avec de petites cuillers de bois [35] dont je m'étais muni, que je ne pouvais m'empêcher de sourire. Enfin elle était parvenue à faire cuire des œufs frais ou à les faire durcir à sa volonté, à couper des mouillettes avec un petit couteau à manche de buis, que je lui avais donné, mais j'eus bien de la peine à lui enseigner la dose convenable de café, et de thé pour que l'un ou l'autre ne fût ni trop fort ni trop faible.

J'étais cependant venu à bout de lui apprendre à dresser une table devant sa cabane , à la couvrir de larges feuilles de bananier [36], à poser pour elle et pour moi deux sièges vis-à-vis l'un de l'autre , à garnir son petit guéridon de feuilles fraîches et de fleurs , à bien placer son assiette en face de la mienne , à arranger avec une sorte de symétrie sur de petits plateaux de bois vernissé , les fruits ou les confitures sèches et les petits gâteaux que je lui apportais de la ville. Elle avait tant d'adresse et d'intelligence , qu'elle faisait des tartines et qu'elle coupait des mouillettes de pain , aussi bien que l'aurait pu faire une femme de Lisbonne ou de Londres. Assis vis-à-vis l'un de l'autre à une petite table , nous faisons ensemble presque tous les jours de bons goûters. Elle me servait avec un soin , une attention , un zèle qui ne se ralentissaient jamais. Le cher petit animal me donnait toujours

ce qui lui semblait le meilleur [37], et le meilleur dans son opinion était le fruit le plus gros et le gâteau le plus ample, ne gardant pour elle que ceux qui, étant les plus chétifs, avaient moins de valeur à ses yeux.

A force de soins je lui avais appris à déboucher avec adresse une bouteille au moyen d'un tire-bouchon, à bien nettoyer les verres, à mêler de l'eau dans son vin. Elle savait en même temps très-bien qu'il fallait verser les liqueurs en moins grande quantité que le vin d'ordinaire. Bref, ces petits banquets avaient une sorte d'élégance dont on aurait eu lieu d'être surpris, si l'on avait su qu'ils avaient été disposés par un jeune animal qui jusqu'alors n'avait reçu d'autres leçons que celles de la nature.

Comme sa nudité me déplaisait, je m'amusai à la draper avec des schalls de couleurs vives [38] que j'avais con-

sacrés à son usage , et qu'elle serrait ensuite dans sa petite commode. Presque toujours je lisais ou je méditais en mangeant les fruits et les œufs qu'elle m'avait préparés ; et comme ma petite Jocko se croyait obligée de m'imiter sur tous les points , elle prenait de son côté un livre [39] que , comme de raison , elle tenait le plus souvent à rebours , ce qui lui était bien égal. Quand je tournais un feuillet , elle en tournait un de son côté , elle plaçait le signet quand je plaçais le mien , fermait , posait son livre sur la table , et au premier signe elle enlevait tout , lavait les assiettes et les tasses avec la plus grande propreté , et remplaçait chaque objet sur la tablette de sa petite cabane , sans rien casser , sans rien déranger.

Ces scènes si simples , mais en même temps si amusantes , se répétaient tous les jours sans jamais me lasser. Sitôt que j'avais fini mes affaires de la ville , je

me rendais près de ma petite Jocko ; là , je lisais , j'écrivais comme si j'eusse été seul. Il était rare que je ne trouvasse pas ma collation prête. Elle ne touchait à aucune des provisions que je laissais dans la cabane avant que je ne lui en eusse fait don en les plaçant devant elle ; au reste , elle savait très-bien distinguer ce qui lui appartenait en propre , des choses que nous avions en commun ; elle avait ses petites nippes à elle , des bagues en verroteries , de petites boîtes , les schalls avec lesquels je me plaisais à la vêtir quand j'étais près d'elle ; des mouchoirs de couleur dont j'ornais sa petite tête à la manière des créoles ; des pendants d'oreilles en girandole. Je me souviens à ce propos qu'elle cria beaucoup et fit bien des façons pour se laisser percer les oreilles ; elle se débattit , voulut s'échapper ; il fallut se fâcher pour la réduire.

Sitôt que j'étais parti, elle se déshabil-

lait et ne reprenait ses vêtemens que vers le temps où elle présumait, ou pour mieux dire, où elle pressentait mon arrivée. Je lui avais apporté une de ces horloges de bois qu'on nomme coucous et qu'on fabrique dans la Forêt-Noire, espérant l'accoutumer à compter et à connaître les heures; mais je ne pus jamais en venir à bout. Cependant on m'avait assuré que plusieurs individus des différentes espèces d'orangés étaient parvenus à compter jusqu'à cinq.

Une fois nos petites collations finies, et même le plus souvent en prenant mon thé, mon café avec elle, je rêvais, je composais des vers que j'écrivais ensuite. Jocko, ma fidèle imitatrice, ne manquait pas de son côté de s'emparer des plumes que j'avais jetées, et de barbouiller d'un air bien grave les petits morceaux de papier que je lui abandonnais [40]. Qu'eût dit un Européen té-

moin de ce bizarre tête-à-tête? Eh bien ! ces pages brûlantes, ces vers passionnés que le public a daigné accueillir avec tant d'indulgence, je les ai composés à côté de la femelle d'un sauvage et farouche pongo.

Une après-midi qu'heureusement j'arrivai quelques minutes plus tôt qu'à l'ordinaire, je ne trouvai point Jocko à l'entrée du bois ; je m'approche, j'écoute, j'entends des gémissemens, des plaintes ; tout-à-coup succède un silence absolu. J'entre dans la hutte, j'aperçois la pauvre créature étendue sur son lit ; ses chairs déchirées en plusieurs endroits étaient parsemées d'épines, et de petits fragmens de pierres paraissaient s'y être incrustés.

Je la relève ; un instant je la crus morte, mais elle n'était qu'évanouie ; je lui fis respirer et ensuite avaler quelques gouttes d'une eau spiritueuse. Lorsqu'elle fut revenue à elle-même,

je crus comprendre par ses gestes ou qu'elle avait été renversée de la cime d'un arbre très-élevé, ou qu'elle s'était meurtrie en tombant dans un précipice. Grâce à ses soins prévoyans, il y avait un reste de feu près de la cabane ; je fis chauffer du vin à la hâte, je lavai les plaies du cher petit animal ; elle ouvrit ses jolis yeux de gazelle et me regarda d'un air caressant : je pilai des herbes entre deux cailloux ; j'en fis des espèces de compresses et je me mis en devoir de les appliquer sur ses blessures qui, à ma grande surprise, étaient déjà remplies, du moins en partie, d'herbes vulnéraires mâchées par elle [41] ; mais elle n'avait point extrait les épines et tous les corps durs, sans doute à cause de la douleur que lui eût fait éprouver cette opération. Je m'en occupai avec soin et avec le plus de délicatesse qu'il me fut possible : j'attachai fortement les compresses au moyen de diverses



ligatures faites avec des mouchoirs que j'avais conservés dans la commode de Jocko. Je renouvelai les feuilles de bananier dont j'avais recouvert son petit lit, et qui étaient souillées de sang. Je me tins ensuite près de ma petite malade qui exhalait des plaintes si douces, mais en même temps si douloureuses, que, malgré moi, mes yeux se mouillèrent de larmes [42].

J'aurais donné tout au monde pour passer la nuit auprès d'elle; mais je craignais d'inquiéter mes gens, et je n'osai me livrer à ce premier mouvement. La pauvre créature avait une fièvre brûlante; je tâtai son pouls à diverses reprises, et elle me tendait son petit bras avec une grâce charmante [43]. Enfin lorsqu'il fallut la quitter, je plaçai près de son lit un des plians; je posai dessus plusieurs verres d'eau rougie; je lui préparai de l'eau panée légèrement sucrée, et je lui fis signe de

prendre alternativement les deux breuvages. Je lui arrangeai des oreillers de mousse recouverts de feuilles de bananiers. Elle tenait ma main, la rapprochait d'elle comme pour me dire de ne pas l'abandonner. . . . ; ensuite elle me léchait le bout des doigts avec sa petite langue couleur de rose, et alors brûlante. Lorsque je sortis de la cabane elle poussa un profond soupir. Le lendemain j'étais près d'elle à la pointe du jour.

Je trouvai la pauvre Jocko sans fièvre, mais si faible, qu'elle ne put se lever de son lit de repos. Elle avait très-bien compris ce que j'avais cherché à lui faire entendre ; elle s'était servie, pour étancher la soif ardente qui la dévorait, de toutes les boissons que j'avais posées sur le pliant, car il n'en restait pas une seule goutte. De son côté elle me faisait des signes alors entièrement inintelligibles pour moi, mais



qui me furent , comme on va le voir , expliqués plusieurs jours après. Elle me montrait ses blessures , jetait un cri douloureux ; ensuite elle tournait ses regards vers la petite commode que je lui avais donnée.

N'osant lever encore les appareils , dans la crainte de la faire trop souffrir en les détachant , et d'accroître ainsi son extrême faiblesse , je lui donnai un peu de biscuit trempé dans de l'eau rougie ; elle baisait le bout de mes doigts , c'était une de ses caresses ordinaires quand elle était contente. Enfin je la quittai après avoir rempli ses verres d'eau légèrement sucrée , dans laquelle j'avais mêlé quelques gouttes de vin ; je sortis , et il est inutile d'ajouter que je revins l'après-midi. Elle dormait ; je respectai son sommeil , et lorsqu'elle s'éveilla , elle parut vivement émue en me voyant à ses côtés.

Comme il s'était écoulé vingt-quatre

heures depuis le premier pansement , je crus pouvoir visiter ses blessures. Je fis chauffer de l'eau, j'humectai les compresses. Heureusement la pauvre Jocko n'avait que de légères contusions à la tête , et quoique ses chairs fussent cruellement déchirées , je ne remarquai aucune fracture. J'avais apporté avec moi de l'agaric et de la charpie ; je posai de nouvelles compresses , je fis de nouvelles ligatures. La fièvre était entièrement tombée ; je graduai par degrés la nourriture. Jamais de viande , je ne voulais pas qu'elle connût cet usage funeste ; mais des végétaux , des fruits cuits , de petits gâteaux. Elle se mourait de faim : toutefois , dans la crainte de lui faire du mal , je ne satisfaisais qu'à moitié son appétit. Qui le croirait ? Lors même qu'elle était en pleine santé , je laissais dans la hutte plusieurs comestibles , je lui faisais mon signe ordinaire de défense , et le lendemain je trouvais tout

dans le même état, sans qu'elle eût osé y toucher [44].

Insensiblement elle paraissait se rétablir, et au bout de quelques jours elle put se tenir sur son séant. Cependant sa faiblesse était encore si grande, qu'ayant voulu se lever, elle retomba sur sa couchette. Je m'assis à côté d'elle ; elle appuyait de temps en temps sa petite tête sur mon épaule, tandis que je lisais, que j'écrivais ; et quand elle avait faim, elle avançait et secouait ses deux petites pattes en les ramenant vers elle. Enfin le jour suivant je m'avisai d'apporter avec moi une guitare, tant pour la divertir que pour observer l'effet que je produirais sur elle [45]. D'abord elle eut peur, surtout lorsqu'elle eut fait vibrer les cordes avec ses doigts ; elle les retira précipitamment, elle regarda d'un air curieux et inquiet derrière la guitare, ensuite en dedans, et, selon son usage, tourna

sur moi des regards interrogateurs.

Je retirai alors l'instrument de ses mains et m'accompagnai en chantant une barcarole vénitienne, ensuite la jolie romance de Raph.

*Solitario bosc' ombroso ,  
A te vien , l'afflitto cuore.*

Non, je ne puis peindre sa surprise et son ravissement : tous ses sens paraissaient suspendus, elle respirait à peine. Elle se mit à genoux, croisa ses petites pattes, les éleva vers moi comme pour me supplier de continuer, et quand j'eus cessé de chanter elle écoutait encore.

Tout-à-coup se réveillant comme d'un songe, elle se lève avec précipitation, se frappe le front, court à sa petite commode, ouvre le tiroir qu'elle m'avait indiqué par ses signes, quelques jours auparavant, et elle m'apporte, ô surprise ineffable! plusieurs coquil-

lages de diverses couleurs, et vingt-neuf ou trente des plus gros diamans que j'eusse vus de ma vie [46], tels, enfin, que ceux qui se trouvent au pied ou dans les crevasses des monts Orixá.

Ici l'Européen avide prévalut sur l'homme de la nature et se montra dans toute sa basse avarice. Je saisis Jocko entre mes bras, je la serrai contre ma poitrine, je l'embrassai avec transport, j'approchai tour à tour les diamans de mes lèvres pour lui exprimer ma satisfaction, et imitant son geste favori, j'étendis mes mains vers elle, en les secouant comme elle avait coutume de le faire quand elle désirait naïvement que je lui donnasse des biscuits, de petits gâteaux; puis je m'avançai vers la porte en la prenant par le bras. Elle me regarda d'un air étonné, et voyant que je récidivais ce geste moitié suppliant, moitié impératif, elle prit un air triste, pencha sa tête sur sa poitrine,

me montra ses blessures , s'assit à terre et appuya d'un air consterné son front sur le bord de sa couchette.

Je la relevai , je lui donnai quelques-unes des friandises qu'elle affectionnait le plus , je lui fis boire un peu de crème de vanille , afin de lui rendre des forces ; je la fis asseoir et je me remis , quoique extrêmement troublé , à chanter des *notturmi* en m'accompagnant de ma guitare , ce qui rendit à la naïve créature ses premières impressions et son ravissement.

Gens du monde , philosophes d'un jour , amis prétendus de la nature , un homme jouer des barcaroles pour divertir la femelle d'un pongo , quelle dégradation ! Et moi je m'honorais de mes soins pour elle ; je croyais , en procurant à ma pauvre petite amie malade quelques momens de douceur et de jouissances innocentes , expier , du moins en partie , les mouvemens de sordide



avarice que je n'avais pu réprimer.

En moins de quinze jours Jocko fut entièrement guérie ; nous reprîmes nos collations du soir, nos promenades, j'allais presque dire nos lectures, car, ainsi que je l'ai dit plus haut, lorsque je prenais un livre elle courait vite chercher le sien et imitait tous mes mouvemens de l'air le plus comiquement grave. Enfin, après avoir mangé des œufs frais et consommé nos sucreries, nos petits gâteaux, elle me regardait d'un air timide, et sur mon plus léger signe elle courait chercher ma guitare, me la présentait ; je jouais, je chantais un air ou deux, et son ravissement était toujours le même. Dès que j'avais fini, elle venait se mettre à genoux et léchait le bout de mes doigts ; ensuite elle desservait et rangeait tout avec une dextérité et une propreté admirables.

Persévérant, comme on s'en doute bien, dans mon ambitieuse avarice, je

lui faisais voir quelques-uns des diamans qu'elle m'avait apportés ; je les baisais devant elle , je les caressais de la main , je les suspendais à mon habit , ensuite je les serrais dans mes poches avec un soin affecté , espérant par mes gestes lui faire comprendre mes avides désirs. Il paraît que la chère petite créature m'entendait fort bien , car aussitôt elle penchait la tête et prenait un air consterné.

Enfin un jour, quoique je fusse venu un peu plus tard qu'à l'ordinaire , je ne la trouvai point dans sa cabane : rien de prêt au dehors. Ordinairement la table était arrangée ; elle avait soin d'allumer le feu dans une clairière située à quelques pas de la hutte , et de poser nos deux sièges à la place accoutumée. Je fus un peu inquiet et j'attendis sur la lisière du bois , en regardant avec anxiété à droite et à gauche. Au bout d'une demi-heure , je la vis accourir ; elle était essoufflée et paraissait excédée

de fatigue : elle tomba à mes pieds , privée de sentiment. Son bras droit était chargé d'un paquet qui me parut assez pesant et qui était recouvert de feuilles de bananier ; je m'en saisis : l'effort qu'il fallut employer pour le détacher de ses bras la fit revenir à elle-même ; elle se jeta dessus , arracha les feuilles. O nouvelle surprise ! je faillis à mon tour de me trouver mal , lorsqu'après m'avoir présenté de magnifiques coquillages de diverses couleurs , que l'innocente créature paraissait préférer à tout le reste , j'aperçus une quantité de diamans au moins triple de la première. Je relevai ma pauvre Jocko qui était palpitante et à moitié suffoquée , soit par la fatigue qu'elle avait éprouvée , soit par la rapidité de sa course. J'avais peine à comprimer mes mouvemens. Le présent , le passé , l'avenir refluaient à la fois sur mon cœur. O vous qui lisez ceci ! que n'êtes-vous au courant

de ma vie sensible ! Peut-être seriez-vous convaincus que l'Européen avide ne jouait ici que le rôle secondaire. Je m'arrête ; ce ne sont pas mes mémoires que j'écris, mais une simple anecdote, une seule circonstance de ma vie, assez importante à la vérité, puisqu'elle n'a pas médiocrement contribué à changer le cours de mes destinées.

Lorsque la pauvre Jocko eut consulté mes regards et lu dans mes yeux la joie vive, le dirai-je, l'espèce d'exaltation que j'éprouvais, elle secoua ses petites pattes et me demanda à manger. Rien n'était prêt, mais j'avais toujours une bonne provision de fruits secs, de confitures, de gâteaux et de vins sucrés qu'elle préférait même aux liqueurs les plus fines. Elle mangea et but avec avidité. Cette fois-ci elle n'était point blessée ; mais en l'examinant je trouvai sur son corps plusieurs contusions ; ses chairs étaient froissées en divers endroits. En-

fin , après s'être assise sur son pliant qui était moins élevé que le mien , elle arrangea sa tête sur ma poitrine et s'endormit d'un profond sommeil ; je dis profond et non paisible , car elle paraissait agitée et exhalait de sourds gémissemens.

Absorbé dans mes réflexions , j'étais triste et pensif : quelques larmes s'échappèrent de mes yeux et tombèrent sur le front de Jocko endormie. Je venais de recevoir des lettres de Lisbonne qui me faisaient présumer mon prochain rappel ; de douloureux souvenirs m'attendaient dans ma patrie. Que faire alors de ce cher petit animal qui me donnait des marques si touchantes de son attachement pour moi ? J'avais presque oublié que la pauvre Jocko n'appartenait que par un fil imperceptible à l'espèce humaine ; je la considérais comme une jeune sauvage dont je ne pouvais me faire entendre que par des

gestes et des signes, la seule langue primitive, la seule langue universelle, quoi qu'en disent nos orgueilleux hébraïens. Ce n'était point un être semblable à moi, mais c'était l'intéressante copie d'un être semblable à moi [47].

La série d'observations qu'elle m'avait suggérées favorisait mon système sur l'instinct des animaux, cette partie si philosophique de l'histoire de la nature. J'avais toujours considéré ces observations à la fois si chères et si utiles à quiconque s'occupe de la recherche de la vérité, comme un des objets les plus dignes de fixer l'attention des êtres pensans et sensibles, enfin comme un des plus piquans chapitres du grand livre de la nature.

Combien de fois j'avais regretté que ma pauvre Jocko fût privée du don de la parole [48], et qu'elle n'eût d'autre langage que ses regards si expressifs, ou quelques cris, à la vérité assez va-

riés ! J'avais à plusieurs reprises examiné et pressé avec mes doigts les bords de cette espèce de mandibule intérieure qui formait une poche de chaque côté de la partie interne de ses joues , et je cherchai à lui faire prononcer son nom. Elle devina sans peine mon intention , et fit des efforts incroyables ; mais ce fut en vain , elle ne put parvenir qu'à proférer la voyelle qui s'y trouve répétée deux fois , et les deux voyelles qui se trouvent dans le mien ; je me souviens même que ce faible essai me causa une émotion très-vive , mais elle fut de peu de durée.

Je reviens à la scène des diamans et à l'assoupissement du cher petit animal épuisé de fatigue. Jocko éveillée resta quelques instans engourdie , et paraissait souffrir des douleurs assez vives dans tous les membres. Enfin elle alla selon son usage chercher ma guitare en me regardant avec une expression

plus touchante qu'à l'ordinaire : on eût dit qu'elle devinait ma pensée et qu'elle savait combien elle avait part à ma tristesse. En effet que faire ? que résoudre ? L'abandonner était une barbarie dont je me sentais incapable ; l'emmener avec moi , c'était sans doute le parti qu'il fallait préférer ; mais que d'inconvéniens ! Arrivé en Europe , de long-temps je ne pouvais m'occuper d'elle : soit que je la plaçasse dans ma maison de la ville , soit que je l'envoyasse à la campagne , elle eût été nécessairement négligée , si même elle ne fût devenue le jouet des valets ; enfin je ne prévoyais pour elle que des dégoûts ou des malheurs , et la pauvre créature était la source de la fortune immense dont j'allais jouir....

Qui le croirait ? et je l'avoue à ma honte , j'essayai par tous les moyens possibles de lui faire comprendre que je voulais connaître le lieu où elle avait puisé tous ces trésors , mais je ne pus y



réussir, et je fus assez dur pour lui marquer de l'humeur, même pour faire succéder les menaces aux caresses. O Europe! tes froids poisons altèrent et dominant les plus doux sentimens du cœur, semblables à l'écume qui se présente toujours à la surface.

Mes inquiétudes sur le sort qui attendait ma pauvre Jocko prenaient de jour en jour de nouvelles forces. Je la regardais avec attendrissement; je ne chantais plus que des airs mélancoliques. Depuis plusieurs jours, soit crainte de ce qui m'attendait dans ma patrie, soit peut-être le souvenir des peines qui m'avaient déterminé à la quitter pour me réfugier sur un autre hémisphère, j'étais d'une tristesse qui frappait tout le monde.

Enfin le 28 décembre 18.., tourmenté par une secrète inquiétude, je sors de chez moi plus tôt qu'à l'ordinaire. je m'étais muni de gâteaux et de fruits

confits que je savais être les plus agréables à ma petite Jocko ; je marchais assez vite , j'étais impatient d'arriver. De loin j'entends un bruit qui m'était inconnu... , je hâte ma marche. O terreur ! J'aperçois des traces de sang : je m'élançe , je vois un affreux serpent que je crus d'abord de l'espèce de ceux qu'on nomme Boa : mais je reconnus plus tard que c'était une de ces grandes couleuvres de Java [49], longues de huit à neuf pieds et auxquelles on a donné le nom de *jaune et bleue* , à cause de leur peau tigrée et divisée en carreaux traversés de raies d'un azur éclatant. Le monstre était aux prises avec la malheureuse créature , dont les membres étaient déchirés et le corps couvert de larges blessures d'où s'échappaient des ruisseaux de sang. Je ne marchais jamais qu'armé d'un pistolet à deux coups. Je visai droit à la tête de l'affreux reptile : je le blesse ; il s'arrête, se replie, se redresse pour

s'élancer sur moi; mon second coup le met en fuite : il va expirer à un quart de mille de l'endroit où se passait cette scène de mort.

Jocko était tombée à terre, évanouie non-seulement à raison de la perte de son sang, mais à cause de la terreur que lui avait occasionée le bruit du pistolet, sans parler de celle que la vue seule d'un serpent cause naturellement aux individus de son espèce [50]. Je me précipite sur elle, je l'emporte dans sa cabane, je l'étends sur son lit; elle avait, selon son usage, préparé du feu au lieu accoutumé : je lavai ses plaies; elles étaient affreuses. Je pilai, comme la première fois, des herbes entre deux cailloux; j'en composai une espèce de charpie; je fis des bandelettes avec mon mouchoir, je comprimai fortement les blessures de l'infortunée, j'arrêtai le sang: insensiblement je la fis revenir à force de cordiaux et de sels. Sa pâleur

était telle qu'à sa couleur légèrement bistrée avait succédé une teinte blanchâtre [51] qui la faisait ressembler à un individu de notre espèce, à une fille de quatorze ans. Elle ouvre les yeux, les referme et pousse quelques faibles gémissemens. Non, non, je ne craindrai point de l'avouer, mes larmes coulèrent avec abondance. Je tâtais le pouls de ma chère Jocko, j'en suivais avec avidité tous les battemens; à leur accélération, à leur intermittence, je prévis que dans peu d'instans elle serait saisie d'une fièvre violente.

Si j'avais été de sang-froid, mais hélas! pouvais-je être calme dans une telle occurrence? si dis-je, j'avais pu m'occuper d'autre chose que de mes espérances et de mes craintes sur le sort de cette intéressante créature, quelle foule d'observations curieuses j'aurais été à portée de faire en examinant avec attention tout ce qu'éprouvait la pau-

vre victime. La terreur, l'espoir, un affreux délire.... et on leur refuse une ame ! Philosophes, disons mieux, docteurs impies, vous osez borner et circonscrire l'œuvre du suprême Créateur ! Jocko privée du don de la parole n'articulait aucun son intelligible, du moins pour nous ; mais que de sentimens divers se peignaient dans ses regards ! j'en étais accablé. Elle souffrait des douleurs inouïes, et ses yeux animés par la fièvre suivaient avec avidité tous mes mouvemens. Que d'effroi ils exprimaient lorsque je m'éloignais un instant !

Comment la quitter ? Cependant je ne pensais pas sans anxiété à la douleur, au désespoir même de mes gens, de tous mes amis, si au lieu de revenir à l'heure accoutumée, je passais la nuit dans la forêt. Eh bien, qu'on me blâme d'avoir donné la préférence à la femelle d'un pongo ; mais je n'ai dans ma conscience

à me reprocher qu'un seul instant d'incertitude et d'hésitation.

J'avais fait un pas vers le seuil de la cabane , un cri douloureux de Jocko me ramena vers elle ; je lui donnai quelques calmans dans l'espoir de diminuer les douleurs atroces qu'elle endurait. Un moment je la crus sauvée : ses convulsions cessèrent , elle parut respirer avec moins d'effort , la fièvre tomba comme par une sorte d'enchantement. Jocko ! Jocko ! m'écriai-je. Elle tourna vers moi sa jolie petite tête , me regarda d'un air caressant et doux , fit un geste comme si elle eût voulu se lever , retomba sur son lit , et exhala son dernier soupir.....

Trois jours après je partis pour l'Europe.

---



---

---

## PREUVES.

---

[1] PAGE 11. *Une petite tête de forme presque ronde*, etc. Tête sphérique ou sphéroïdale, face aplatie, sans poils, assez semblable à celle de l'homme ; yeux dirigés sur le même plan, assez grands quoique un peu enfoncés, plus ordinairement d'un brun bleuâtre, et noirs vers le milieu ; les paupières garnies de petits cils, les oreilles sans poils et de forme humaine ; de longs cheveux qui retombent sur les deux côtés de la tête ; peu ou point de barbe : tels sont les caractères distinctifs des singes qui appartiennent à la famille de orangs-outangs, des pongos et des jockos. Voyez Purchas, *Pilgrims*, part. II, liv. VII, c. 3. — Linné, *Syst. nat.*, class. I, gen. II, § 2, tom. I, p. 34. — *Feuilles de Vosmaer*. Amst. 1778, extraites par M. de Buffon, addition à l'art. orang-outangs ; *quadr.*, tom. XII, p. 41, 42. — G. L. Cuvier, *Tabl. élém. de l'hist.*



*des anim.*, c. 2, p. 94, etc., etc. Le fond de la carnation de l'orang-outang, du ponggo, etc., est, selon M. le chevalier Fouché d'Obsonville, d'un blanc bis ou basané; selon Vosmaer, d'une couleur semblable à celle de la souris, et presque couleur de chair vers les yeux, les lèvres et le menton. La peau de l'orang-outang femelle, dont M. Fréd. Cuvier a donné la description, et dont il est fait mention plus bas (note 43), « était généralement de couleur ardoisée; »  
 « mais les oreilles, le tour des yeux, le tour  
 » du museau depuis le nez, l'intérieur des  
 » mains et des pieds, les mamelles, et une  
 » bande longitudinale sur le côté droit du  
 » bas-ventre, étaient de couleur de chair  
 » cuivrée. » *Description d'un orang-outang*, etc., p. 5.

[2] Page 11. *Dirigeant vers moi des regards caressans*. Le cercopithèque de Johnston (*quadr.*, pl. 59, fig. 5), ou Sylvain de Linné, espèce de singe sans queue, prend quelquefois un air riant, doux et caressant. *Syst. nat.*, class. 1, gen. II, § 2, tom. 1, p. 34. — Ceux qui ont lu les Voyages

de M. Levaillant se rappellent son singe bien-aimé, qu'il avait nommé Kees, abrégé de *Cornelis*, Corneille. On sait tout ce qu'il rapporte des regards expressifs de cet animal. « Comme le plaisir, dit-il, brillait dans sa prunelle ardente et mobile! » *Deuxième Voyage en Afrique*, tom. 1, p. 124. — Au rapport de don Félix d'Azara, quelques personnes disent que le caraya, singe qui, selon lui, appartient à la famille des alouates, surpris loin de sa retraite et se trouvant sans refuge, se couche par terre, joint les mains et semble demander merci. *Essai sur les quadr. du Paraguay*, art. Caraya, tom. II, p. 208. Cette faculté d'exprimer, par les regards et les gestes, ses diverses affections, se remarque même dans les singes d'une plus petite espèce. « Lorsque, par un coup de fusil, dit M. Audebert, on a démonté un coaita, il étend ses bras vers son ennemi, le regarde en faisant remuer ses mâchoires et semble lui demander la vie. Ces gestes, ces regards d'un animal si semblable à un homme, portent le trouble dans l'ame

» d'un chasseur peu accoutumé à cette  
 » proie, et ce sentiment est si vif, que plu-  
 » sieurs ont renoncé à cette espèce de  
 » chasse..... En effet, qu'on se représente  
 » un singe couché sur l'herbe teinte de son  
 » sang, luttant contre la mort, étendant  
 » ses petites mains vers celui qui l'a blessé,  
 » et tournant vers lui sa face presque hu-  
 » maine; qu'on se figure les yeux mourans  
 » de cet animal qui, par leur expression  
 » touchante, semble reprocher à son en-  
 » nemi les douleurs qu'il ressent et sa perte  
 » prochaine. » *Hist. des singes, coaita*,  
 p. 13. Une scène de ce genre détermina le  
 voyageur Stedman à ne plus aller à la  
 chasse de ces animaux. — M. le chevalier  
 Fouché d'Obsonville, dans une note com-  
 muniquée à M. de Buffon, parle avec com-  
 plaisance de la gentillesse d'un petit loris  
 ou thevangue qu'il avait élevé. « Les mar-  
 » ques de sa sensibilité, dit-il, consistaient  
 » à prendre le bout de ma main et à le  
 » serrer contre son sein en fixant ses yeux  
 » à demi-ouverts sur les miens. » *Hist. nat.*,  
 addit. à l'art. Loris, *quadr.*, t. XII, p. 201.

[3] Page 11. *De petites dents blanches comme du lait.* « L'orang-outang a toutes » les dents, même les canines, semblables » à celles de l'homme. » Buffon, *Hist. nat.*, orang-outang, *quadr.*, tom. VII, p. 100. Voyez aussi Fréd. Cuvier, *description d'un orang-outang*, etc., p. 6.

[4] Page 12. *Sa taille pouvait être d'environ quatre pieds deux à trois pouces.* Les naturalistes s'accordent assez généralement à dire que le pongo ou orang-outang de la plus grande espèce est à peu près de la taille d'un homme ordinaire. G.-L. Cuvier, *Tabl. de l'Hist. nat. des anim.*, c. 2, p. 99. — P. Camper lui donne de quatre à cinq pieds de hauteur. « M. Palm, dit-il, a pris » à Bornéo un singe de cette taille, dont » M. Wurmb a donné la description, et » qu'il désigne par le nom de pongo : la » femelle avait quatre pieds de haut. » P. Camper, *de l'orang-outang*, c. 1, § 10, *œuvr.*, tom. 1, p. 64, 65, not. — Selon M. de Buffon, ce singe a cinq à six pieds de hauteur; M. le chevalier Fouché d'Obsonville dit avoir observé à Surinam un indi-

vidu de cette espèce qui avait cinq pieds et demi de haut, et qui grandissait encore quoiqu'il fût dans cette ville depuis vingt ans. Virey, *art. Singes, Dict. d'Hist. nat.*, tom. xxxi, p. 286. — Enfin, si l'on en croit Battell, cité par Purchas, *Pilgr.*, part. II, liv. VII, c. 3, p. 974, le pongo, dont les proportions sont les mêmes que celles de l'homme, excepté qu'il est en général beaucoup plus gros, parvient très-souvent à la taille d'un géant.

[5] Page 12. *Elle me fit signe de venir à elle.* Le pithèque des anciens que, d'après la description du larynx du pithecos de Galien, on a cru être l'orang-outang, mais que l'on a reconnu depuis être le magot, et en général les singes de la famille des orang-outangs, appellent l'homme, le caressent, le flattent par des gestes très-expressifs. — M. Desfontaines, observ. comm. à M. de Buffon. Voyez *Hist. nat.*, addit. à l'art. Pithèque, *quadr.*, tom. XII, p. 48.

[6] Page 12. *Mes nombreux voyages m'avaient fourni de fréquentes occasions d'observer les diverses familles des singes. Ca-*

ractères distinctifs des singes de l'ancien continent. Narines non saillantes hors de l'extrémité nasale, même nombre de dents qu'à l'homme; ongles plats à tous les doigts; queue nulle aux premiers genres, non prenante aux autres. Virey, *art. Singes, dict. d'Hist. nat.*, tom. xxxi, p. 274. On a divisé aussi les singes en deux classes: les singes qui ont une queue, et les singes sans queue. Les Anglais désignent les premiers par le mot *monkey*, les seconds par le mot *ape*. Ray, *Synops., quadr.*, p. 149. « Il » existe, dit Linné, si peu de différence » entre le singe et l'homme, qu'on n'a pu » trouver encore d'observateur assez habile » pour déterminer la limite qui les sépare. » *Syst. nat.*, class. 1, gen. 1, § 2, tom. 1, p. 33, 34, not. — En effet, il serait difficile au premier coup-d'œil de ne pas confondre avec des hommes les singes de Guinée, que Peiresc décrit sous le nom de *barris*, auxquels leur barbe blanche et peignée, leur démarche lente et mesurée, donnent, dit-il, un air vénérable. Voyez Gassendi, *Vit. Peiresc*, liv. v, p. 169, 170. — « Si l'on

» ne devait juger que par la forme, observe  
 » M. de Buffon , l'espèce du singe pourrait  
 » être prise pour une variété dans l'espèce  
 » humaine. » Toutefois notre illustre Plin  
 français ajoute que le singe diffère beaucoup  
 de l'homme par le tempérament. « L'hom-  
 » me, dit-il, peut habiter tous les climats;  
 » il vit, il multiplie dans ceux du Nord et  
 » dans ceux du Midi; le singe a de la peine  
 » à vivre dans les climats tempérés, et ne  
 » peut multiplier que dans les pays les plus  
 » chauds. » *Hist. nat.*, art. Singes, *quadr.*,  
 tom. VII, p. 44, 57.

[7] Page 12. *Les Orangs*. Le mot orang-  
 outang, qui signifie homme sauvage (ma-  
 lais, *orang* homme, *outan* forêt, *outang*  
 habitant des forêts), n'est, comme on sait,  
 qu'un terme générique. « Ce nom d'hommes  
 » sauvages, dit M. Relian, leur vient du  
 » rapport qu'ils ont extérieurement avec  
 » l'homme, surtout dans leurs mouvemens,  
 » et d'une façon de penser qui leur est  
 » particulière, et que l'on ne remarque  
 » pas dans les autres animaux. » Lettre à  
 M. Allamand. Batav., 1770, rapportée par

M. de Buffon, *Hist. nat.*, addit. à l'art. Orang-Outang, *quadr.*, tom. XII, p. 13 et 14. — • Le genre *orang* (Pithecus, Cuvier, » Geoffroy), renferme, dit M. Ans. Des- » marets, les singes les plus rapprochés de » l'homme par leur organisation interne et » par leurs caractères extérieurs. » Art. Orang, *Dict. d'Hist. nat.*, t. XXIII, p. 573. On a reconnu de tout temps cette extrême ressemblance de l'orang-outang avec l'homme. « Les diverses espèces de singes, dit » Pline, sont, de tous les animaux, ceux » qui, par leur conformation, ressemblent » le plus à l'homme. Elles sont distinguées » entre elles par leur queue. Le singe est » d'une adresse merveilleuse..... Mucien » écrit que des singes ont même joué aux » échecs, l'usage leur ayant appris à dis- » tinguer les pièces de l'échiquier. Il dit » aussi que les singes à queue sont tristes » au décours de la lune, et rendent à la » nouvelle lune une sorte d'adoration, » qu'ils manifestent par des sauts de joie. » *Simiarum quoque genera hominis figuræ proxima*, etc. Plin., *Hist. nat.*, liv. VIII,



c. 54. Voyez ci-dessus not. 6, et ci-après not. 45. — « Les singes nommés par les » Indiens orang-outangs, sont, dit Gaut. » Schouten, presque de la même figure et » de la même grandeur que les hommes. » *Voyage aux Indes orient.*, Amst., 1707, in-12. M. de Buffon n'a pas craint d'avancer que « l'orang-outang pourrait être considéré comme le premier des singes et le » dernier des hommes. » *Hist. nat.*, art. Singes, *quadr.*, tom. VII, p. 41. Avant M. de Buffon, Linné avait déjà placé l'orang-outang ou troglodyte, au dernier rang de la classe des hommes. Voyez *Syst. nat.*, class. I, gen. I, § 2, tom. I, p. 33. En effet, l'orang-outang et les singes de cette famille ont avec l'homme une conformité remarquable. Leurs épaules sont larges et aplaties, leur poitrine ouverte et sans poil, le ventre également nu. Buffon, *Hist. nat.*, art. orang-outang, *quadr.*, tom. VII, p. 100. *Id. addit.*, *quadr.*, tom. XII, p. 5 et suiv. — Le Hollandais Gaut. Schouten ajoute que la femelle de ces animaux a sur la poitrine deux mamelles assez protubérantes.

*Voyage de Schouten*, Amst., 1707, in-12.  
— Le squelette de l'orang-outang n'offre pas moins de ressemblance avec celui de l'homme. Comme l'homme, ils ont les clavicles complètes : leurs os de l'avant-bras, ou le cubitus et le radius ne sont pas soudés comme chez les quadrupèdes, mais articulés comme dans l'homme, de sorte que leur bras peut faire les mouvemens de pronation et de supination. Il en est de même des os de la jambe.

« L'orang-outang, dit M. Ch. Bonnet, » est si semblable à l'homme que l'anatomiste qui les compare, croit comparer » deux individus de même espèce, ou du » moins du même genre; et frappé des » ressemblances si marquées et si nombreuses qu'il découvre entre ces deux » êtres, il n'hésite pas à placer l'orang-outang immédiatement après le grossier » hottentot. » *Contemp. de la nature*, part. XII, chap. 47, *œuv.* tom. IX, p. 436. Voy. aussi *Palingénésie*, part. II, chap. 4, *œuv.* tom. XV, p. 204, not.

Ce n'est pas seulement par les formes ex-

térieures que l'orang-outang offre des ressemblances frappantes avec l'homme : il ne s'en approche pas moins par sa démarche et par ses mœurs. « J'ai vu, dit Bontius, » quelques individus des deux sexes qui » marchaient sur deux pieds, principale- » ment une femelle qui se dérobaît avec » pudeur aux regards des hommes qu'elle » ne connaissait pas, cachant son visage » avec ses mains, ( s'il est permis de par- » ler ainsi ), versant des larmes abondan- » tes, poussant des gémissemens, enfin » exécutant toutes les actions humaines de » manière qu'on eût dit qu'il ne lui man- » quait que la parole..... On le nomme » orang-outang, c'est-à-dire homme des » bois. » *Vidi aliquot utriusque sexus*, etc. Jac. Bontius. *Hist. naturalis Ind.* chap 32, p, 84, 85. — « Ce singe ( l'orang-outang, » *simia satyrus* ) nous étonne, dit M. G.-L. » Cuvier, par son adresse, son intelli- » gence et sa gravité..... C'est de tous les » singes celui qui nous ressemble le plus... » Il habite dans les parties les plus recu- » lées des Indes-Orientales. Seul parmi les

» singes connus il manque d'ongles aux  
» pouces de derrière. » *Tabl. de l'hist. nat.  
des anim.* chap. 12, p. 95. — Consultez sur  
l'histoire naturelle de l'orang-outang Tul-  
pius, *Descript. d'un orang-outang présenté  
vivant au prince d'Orange, Fréd. Henri.  
Observ. medic.* Liv. III, chap. 56. — Edw. Ty-  
son, *Anat. de l'orang-outang*; Lond. 1699,  
in-4°. — Charleton *Exercitat.* p. 16. —  
Brisson, *Règn. anim.* p. 189. — Lett. de  
M. Relian, chirurgien de Batavia, à M. Al-  
lamand, 15 janvier 1770, rapportée par  
M. de Buffon, *addit. à l'art. orang-outang.  
Quadr.* tom. XII, p. 12 et suiv. — P. Cam-  
per, *de l'orang-outang, etc. œuv.* tom. I, p.  
5 et suiv. — Daubenton, *art. orang-outang.  
Encyclop. méthod.* — L'excellent Mémoire  
de MM. Geoffroy Saint-Hilaire et L.-G.  
Cuvier, intitulé *Hist. nat. des orang-  
outangs, etc.*, inséré dans le *Magasin ency-  
clopédique*, tom. III, p. 451; et dans le  
*journal de physique*, année 1798, p. 185 et  
suiv., ainsi que la description d'un orang-  
outang, observé par M. Fréd. Cuvier en  
1808.

[8] Pag. 12. *Les Jockos*. Ce singe nommé chimpanzé dans quelques parties de l'Afrique, et jocko ou enjocko, par les habitans du Congo, est selon l'observation de M. Ans. Desmarets, beaucoup plus voisin de l'homme par la proportion de ses bras, que l'orang-outang proprement dit. Voyez *Dict. d'hist. nat.* art. Orang-outang, t. xxiii, p. 573 et 587. — « Le chimpanzé (simia » troglodites, jocko Buff. ), que quelques- » uns ont aussi nommé orang-outang, pa- » raît avoir autant d'adresse et d'instinct que » le véritable, mais sa tête est plate en » dessus et ses bras n'atteignent qu'aux ge- » noux... Il habite en Afrique. » G.-L. Cuvier, *Tabl. élément. de l'hist. nat. des anim.* chap. 2, p. 96. — Le jocko a été long-temps confondu avec le pongo. Voy. Audebert, *Hist. des singes*, art. jocko p. 18. En effet, le pongo et le jocko appartiennent tous deux à la même famille, celle des orang-outangs, et ne diffèrent que par la taille. « Il y a, dit Battell, deux espèces » de singes très-ressemblans à l'homme : » le pongo qui est aussi grand et plus

» gros qu'un homme, et l'enjocko qui est  
» plus petit. » Purchas, *Pilgr.* part. II, liv.  
VII, chap 3.

[9] Pag. 12. *Les Pongos.* M. de Buffon,  
*Hist. nat. Quadrup.* tom VII, p. 59, consi-  
dère le pongo comme une espèce particu-  
lière d'orang-outang. On le rencontre  
fréquemment, dit M. de Jaucourt, dans  
les forêts du royaume de Mayombé, qui  
fait partie de celui de Benin. Selon M. G.-  
L. Cuvier, « le pongo (sinia pongo) est  
» un singe de l'île de Bornéo, qui a des  
» mâchoires très-fortes, d'énormes canines,  
» et qui manque de queue... Il a, comme  
» le mandrille, un sac membraneux en  
» communication avec le larynx et qui  
» s'enfle lorsque l'animal crie. » *Tabl. de*  
*l'hist. nat. des anim.* ch. 2, p. 99. — « Ce  
» singe, dit M. Ans. Desmarests, a le front  
» reculé, l'angle facial de trente degrés,  
» des yeux assez grands quoique enfoncés;  
» la conformation des os de son bassin et  
» de son métatarse lui donne la faculté de  
» se tenir debout, ou du moins peu in-  
» cliné. » Art. Pongo, *Dict. d'hist. nat.*



tom. xxvii, p. 571 et suiv. — Battell observe que le pongo a le visage nu et sans poils, aussi bien que les oreilles et les mains; le corps est légèrement velu; en un mot, dit-il, ce singe ne diffère de l'homme à l'extérieur, que par les jambes, n'ayant que peu ou point de mollets. Purchas *Pilgr.*, part. II, liv. VII, chap. 3, p. 974 et suiv. Aussi M. de Jaucourt, *art. Pongo; Dict. encyclopéd.* retrouve-t-il l'espèce des pongos dans les singes que les Carthaginois, conduits par Hannon, prirent pour des hommes sauvages. Voyez *Periple d'Hannon*, edent. Berkel. Hag. Comit. 1694, p. 77. M. de Jaucourt ajoute, qu'au rapport d'André Battell et de quelques autres voyageurs, « les pongos couvrent leurs morts de feuilles et de branches, ce que les nègres regardent comme une espèce de sépulture. » — Le pongo, dont la taille égale celle d'un homme de la plus haute stature, est d'une force surprenante, et telle que, si l'on en croit les voyageurs, dix hommes ne suffisent pas pour venir à bout d'un seul d'entre eux. Aussi combattent-ils avec

avantage les hommes qu'ils rencontrent dans les endroits écartés. Armés d'une massue, ils attaquent même les éléphants et sont quelquefois vainqueurs. On les voit souvent enlever des nègres et surtout des négresses ; mais ils les traitent avec douceur. Battell, que j'ai cité plus haut, parle d'un petit nègre qui lui appartenait et qui fut enlevé par un pongo : cet enfant passa un an entier au milieu de ces singes, et à son retour il assura qu'ils ne lui avaient fait aucun mal. — Consultez sur l'histoire naturelle et les mœurs du pongo, Dapper, *Description de l'Afrique*, p. 249. — Nie-remberg, *Hist. peregrin.*, l. ix, chap. 44 et 45. Andr. Battell, *Adventures*, etc. ; *Histoire générale des voyages*, tom. v, p. 89. Lacépède, *Tabl. méthodique des mammifères*. — Audebert, *Hist. des singes*, art. pongo, p. 15 et suiv. — Wurmb, *Description du pongo ; Mém. de la société de Batavia.*, tom. II, p. 245. — *Nota.* La traduction de ce Mémoire par M. Jansen a été insérée dans la *Décade philosophique*, messidor an iv, n. 79. — Geoffroy de Saint-



Hilaire, *note sur un prétendu orang-outang*. *Journal de physique*, 1798, t. 1, p. 342. — Blainville, *not. sur l'orang-outang et le chimpanzé*, *Journal de physique*, 1818, tom. 1, p. 311 et suiv., etc., etc.

[10] Page 13. *Elle prit le petit morceau de pain, le flaira à diverses reprises.* « Les » singes, dit M. de Buffon, ne mangent rien » sans l'avoir flairé auparavant. » *Hist. nat.*, art. Malbrouk, *quadr.*, tom. VII, p. 164. — M. Virey observe également que l'odorat et le goût sont très-développés chez les singes. « Ces deux sens, ajoute-t-il, prévalent sur » les autres, et dirigent leurs appétits. » *Voy. Dict. d'Hist. nat.*, art. Singes, t. XXXI, p. 273. J'ai déjà eu occasion de parler plus haut du singe Keès, célébré par M. Levailant. « C'était, dit ce voyageur, un singe de » l'espèce si commune au Cap sous le nom de » *bawian* (babouin ou papion). Il était » très-familier, et s'attacha particulière- » ment à moi; j'en fis mon dégustateur. » Lorsque nous trouvions quelques fruits » ou racines inconnus à mes Hottentots, » nous n'y touchions jamais que mon cher

» Keès n'en eût goûté ; s'il les rejetait, nous  
» les jugions ou désagréables ou dange-  
» reux, et nous les abandonnions. » *Voyag.*  
*en Afrique*, tom. 1, p. 120, 121. — M. Le-  
vaillant cite encore un assez grand nombre  
de faits qui prouvent la sagacité et la finesse  
de l'odorat de son singe Keès, entre autres  
le suivant : « L'eau, dit-il, devenait moins  
» abondante.... J'aperçus Keès, qui tout-à-  
» coup s'arrête, et qui, portant les yeux et  
» le nez au vent sur le côté, se met à cou-  
» rir, entraînant tous mes chiens à sa suite,  
» sans qu'aucun d'eux donnât de la voix....  
» Je pique des deux pour les joindre. Que  
» je fus étonné de les trouver rassemblés  
» autour d'une jolie fontaine, éloignée de  
» plus de trois cents pas de l'endroit d'où  
» ils venaient de détalier. » *Id. Ibid.*, t. II,  
p. 255, 256. — « L'orang-outang observé  
» en 1808, par M. Fréd. Cuvier ( *Voy. ci-*  
» après note 43 ), se servait de son odorat  
» pour juger de la nature des alimens qu'on  
» lui présentait, et qu'il ne connaissait pas,  
» et paraissait consulter ce sens avec beau-  
» coup de soin. » *Description d'un orang-*  
*outang*, etc., p. 7.

[11] Pag. 13. *Le considéra d'un air de méfiance.* « Les singes, dit Linné, sont généralement soupçonneux; ils conservent le souvenir des bons et des mauvais traitements, etc. » *Syst. nat.*, class. 1, gen. 2, tom. 1, page 43, note. — Allamand observe que « le singe nommé rolloway, caressant pour son maître, se défie des étrangers, et se met en posture de défense lorsqu'ils veulent s'en approcher ou le toucher. » *Addit. à l'Hist. nat. de Buffon*, art. Rolloway, *quadr.*, tom. XII, p. 113. — Plusieurs autres espèces de singes montrent également ce caractère général de méfiance pour les inconnus. Voyez *Dict. d'Hist. nat.*, art. Guenon, tom. XIII, p. 583, etc., etc.

[12] Page 14. *Elle faisait entendre, par intervalle, un petit cri perlé et argentin, qu'elle variait sur divers tons.* « Les singes expriment leurs affections par un petit cri très-doux, et qui, dans les sapajous, ressemble au son de la flûte; ce n'est que lorsqu'ils sont en colère qu'ils font entendre leur voix aigre et déchirante. » Audubert, *Hist. des singes*, disc. sur la cinquième famille, p. 5. — « Les sajours, dit-il

» plus bas, font souvent entendre un petit  
» cri doux et flûté. » *Id. Ibid.*, art. Sajou  
cornu, page 1. — M. Allamand parle d'un  
orang-outang femelle observé par M. Har-  
wood, et qui « prononçait souvent plusieurs  
» fois de suite les syllabes *yaa-hoou*, en in-  
» sistant avec force sur la dernière. Lors-  
» qu'elle était contente, continue-t-il, on  
» lui entendait faire un grognement doux  
» qui partait de la gorge. » *Addit. à l'Hist.*  
*nat. de Buffon*, art. Orang-outang, *quadr.*,  
tom. XII, page 30. — Au rapport de M. de  
Buffon, le *coaïta* témoigne également sa  
joie par un petit cri doux lorsqu'on lui pré-  
sente quelque chose qui lui plaît. *Addit. à*  
*l'art. Coaïta, quadr.*, tom. XII, p. 150. —  
On remarque ce cri doux et modulé dans  
plusieurs autres espèces de singes ou d'ani-  
maux analogues, tels que le pinche, le thé-  
vangue ou loris, etc. M. le chevalier Fou-  
ché d'Obsonville dit, en parlant d'un animal  
de cette dernière espèce, « qu'il faisait quel-  
» quefois entendre une sorte de modulation  
» ou de sifflement assez doux. Je pouvais  
» aisément, continue-t-il, distinguer le cri

» du besoin, du plaisir, de la douleur, et  
 » même celui de l'impatiencce. » *Note com-*  
*muniquée à M. de Buffon. Voyez addition*  
*à l'art. Loris, quadr., tom. XII, page 199.*  
 Consultez aussi *Dict. d'Hist. nat., art. Singes,*  
*tom. XXXI, p. 272, 273, 298.*

[13] Page 15. *Ce n'était pas la première*  
*fois qu'elle mangeait la chair et buvait le*  
*lait d'une noix de coco. Au rapport d'Inigo*  
*de Biervillas, Voyag., part. 1, p. 172, les*  
*singes de Calecut savent fort bien casser*  
*les noix de coco, en manger l'amande, et*  
*boire la liqueur qu'elles contiennent. Il*  
*ajoute que les naturels du pays profitent de*  
*cette circonstance pour prendre ces ani-*  
*maux vivans. On fait, dit-il, de petits trous*  
*dans les noix de coco. Le singe ne manque*  
*pas d'y fourrer la patte pour achever de*  
*les ouvrir, et le chasseur le saisit avant qu'il*  
*n'ait eu le temps de se débarrasser.*

[14] Page 16. *J'avais fait une ample pro-*  
*vision de biscuits tendres; je lui en jetai la*  
*moitié d'un, etc. Les singes, comme la pres-*  
*que totalité des animaux quadrumanes, sont*  
*omnivores. Ils mangent avec plaisir des*

noix, des glands, des bulbes, des racines, des feuilles, de la salade, du pain, des œufs, etc. Toutefois, habitués à vivre sur les arbres dans les climats chauds, les fruits sont la nourriture qu'ils préfèrent : ils les cueillent et les portent à leur bouche à la manière des hommes. Voy. *Dict. d'Hist. nat.*, art. Singes, tom. xxxi, p. 266 et 267. OEx-mélin nous apprend que les singes d'Amérique vivent non-seulement de fruits, de fleurs et de racines, mais aussi de quelques espèces d'insectes, tels que les scarabées, les cigales, etc. *Hist. des aventuriers flibustiers*, tom. II, p. 256. — On se rappelle avec quelle avidité le singe de M. Levailant dévorait les sauterelles, dont on voit en Afrique des nuées si énormes. Feu M. Moreau Saint-Méry parle d'un sajou brun qu'il avait élevé, et auquel il avait donné le nom de *faquin*. Il observe que ce jeune singe mangeait de tout, principalement des fruits et de gros insectes. Voyez D. Fel. d'Azara *Essai sur les quadr. du Paraguay*, art. Titi, tom. II, page 259, note du traducteur. — M. Fréd. Cuvier, dans sa description de

l'orang-outang observé à Paris en 1808, rapporte que cet animal « mangeait presque » indistinctement des fruits, des légumes, » des œufs, du lait, de la viande; il aimait » beaucoup, ajoute-t-il, le pain, le café et » les oranges. » *Descript. d'un orang-outang*, etc., p. 7. On lit dans le journal de Paris du 15 mars 1808 que cette même petite jocko avait une prédilection particulière pour les navets. — « Lorsque l'orang-outang, dit Ch. Bonnet, ne trouve plus de » fruits sur les montagnes ou dans les bois, » il va sur les bords de la mer chercher une » grosse espèce d'huître du poids de plusieurs livres, qui est souvent béante sur » le rivage; mais le singe circonspect, qui » craint que l'huître, en refermant prestement sa coquille, ne lui saisisse la main, » jette adroitement dans la coquille une » pierre, qui l'empêche de se refermer, » et qui lui permet de manger l'huître tout » à son aise. — Parmi les singes à queue du » genre des guenons, il en est qui mettent » leur longue queue entre les pinces des » grandes écrevisses; et dès que celles-ci la

» serrent, les singes les enlèvent prestement, et vont les manger à l'écart. » *Contempl. de la nature*, part. XII, chap. 47, *œuv.* tom. VII, p. 441 et 442. — Cette manière ingénieuse de se saisir des crabes, des huîtres, etc., est également rapportée par Inigo de Biervillas, *Voyages*, part I, p. 172; par Gémelli Carréri; voy. Buffon, *Hist. nat.*, art. Orang-outang, *quadr.*, t. VII, p. 82, etc.

Dans l'état d'esclavage ou de domesticité, le singe s'accoutume facilement à toutes les espèces de nourriture. L'orang-outang dont Vosmaer a donné la description se nourrissait ordinairement de pain, de racines, et en particulier de carottes jaunes, de toutes sortes de fruits, surtout de fraises; « mais il paraissait singulièrement » friand de plantes aromatiques, comme » du persil et de sa racine. Il mangeait » aussi de la viande bouillie ou rôtie. Je » lui donnai, ajoute Vosmaer, un œuf cru » qu'il ouvrit de ses dents et qu'il suçait tout » entier avec beaucoup d'appétit. » *Feuilles de Vosmaer*; Amst., 1778; extraites par M. de Buffon, *addit.* à l'art. Orang-Outang, *quadr.*, tom. XII, p. 35 et 36.



[15] Pag. 17. *Elle manifesta son plaisir par des gambades et de petits sauts.* « C'est, » dit M. Virey, un spectacle bien amusant » de voir dans ces antiques et vastes forêts » de la Zône-Torride les singes s'élancer » d'un arbre à l'autre, se balancer suspendus aux branches, sauter et gambader, » se grouper en mille postures ridicules, » se faire mutuellement des agaceries, se » battre ou s'amuser ensemble, etc. » Art. Singes, *Dict. d'hist. nat.*, t. xxxi, p. 270.

[16] Pag. 19. *Ma petite jocko prit le verre avec une grande dextérité, but le vin en se reprenant à diverses fois,* etc. Les orang-outangs et les autres singes, tels que les babouins, les sajours, etc., boivent avec plaisir du vin, de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs fortes. *Voy. Extr. du voyage de M. de la Brosse*, rapporté par M. de Buffon, *Hist. nat.*, art. Orang-Outang, *quadr.*, tom. vii, p. 77. — D. Fel. d'Azara, *Ess. sur les quadr. du Paraguay*, art. Tití, t. ii, pag. 259, note du traduct. — *Dict. d'hist. nat.*, art. Babouin, t. iii, p. 134. — *Ibid.*, art. Singes, t. xxxi, p. 296, etc. — Guill. Rubruquis ou Ruysbrook rapporte que,

pour prendre les singes du Catay, on place à l'entrée de la caverne où ils se retirent, des liqueurs fortes et enivrantes. » Ils viennent tous ensemble, dit-il, goûter de ce breuvage en criant *chin-chin*, et s'enivrent si bien, qu'ils s'endorment; en sorte que les chasseurs les prennent aisément. » Relation trad. par Bergeron, *Voyage en Asie*, p. 176 et suiv. — J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler de l'orang-outang femelle que Vosmaer avait observé avec soin, et sur lequel il a donné les détails les plus circonstanciés. Cette jeune orang-outang buvait très-volontiers toutes sortes de vins, et principalement du vin de Malaga. Étant un jour parvenue à se débarrasser de sa chaîne, elle profita de cet instant de liberté pour prendre une bouteille qui contenait un reste de son vin favori, la déboucha avec sa main et la vida jusqu'à la dernière goutte; ensuite elle eut grand soin de la remettre à la même place: elle buvait aussi avec beaucoup de dextérité dans un verre. *Feuilles de Vosmaer*, extraites par M. de Buffon, *addit.* à l'art.

Orang-Outang, *Quadr.*, tom. XII, p. 35 et suiv. — L'orang-outang dont parle Tulpius, *Observ. medic.*, liv. III, ch. 56, buvait aussi très-adroitement dans un vase dont il saisissait l'anse d'une main, tandis que de l'autre il tenait le fond; et quand il avait bu, il ne manquait pas de s'essuyer proprement les lèvres. — L'individu femelle que l'on a vu à Paris en 1808 (Voy. ci-après, note 43) buvait également dans un verre en le tenant avec ses deux mains; ensuite il lui arrivait quelquefois de prendre le mouchoir d'une dame de la compagnie, de s'essuyer les lèvres et de le rendre après s'en être servi. Je tiens ce détail de M. G\*\*\*, à qui cette intéressante créature avait été confiée. « Toutes les fois, ajoute M. G\*\*\*, » qu'on lui avait donné un vase pour boire, » elle le rendait, et si par hasard on ne la » voyait pas lorsqu'elle le présentait pour » le rendre, elle le posait sur une table ou » par terre, sans jamais le casser. Un jour, » mangeant couchée dans son berceau, elle » prit un vase pour boire : n'ayant avalé » qu'une partie de la liqueur qu'il conte-

» nait, elle voulut poser le vase sur son  
 » lit; mais s'apercevant qu'il ne pouvait  
 » s'y tenir sans se renverser, elle fit le cal-  
 » cul inconcevable qu'en aplatissant son lit  
 » elle offrirait au fond du vase une surface  
 » unie, et qu'ainsi le vase serait placé d'une  
 » manière assez solide pour rester sans  
 » tomber, jusqu'au moment où le besoin la  
 » déterminerait à le vider entièrement. »

[17] Pag. 21. *Je pris son bras droit, je le passai sous mon bras gauche, et nous continuâmes à marcher ainsi, près d'un quart de mille. Personne n'ignore que les singes nommés Barris (simia troglodytes, Linné), les orang-outangs, les pongos, les jockos sont conformés de manière à se tenir facilement debout. Voyez note 9 (Pongo). « Vêtu d'un habit, dit Gassendi, les singes nommés Barris se mettent sur-le-champ à marcher sur deux pieds. » Vit. Peiresc., lib. v, p. 169, 170. — Consultez aussi Dapper, *Description de l'Afrique*. — Herm.-Sam. Reimar, *Observat. sur l'inst. des anim.*, liv. II, ch. 19, § 153, p. 229, 230, etc. Toutefois, selon l'observation de*

feu M. Daubenton, « le talon de l'orang-  
 » outang posant plus difficilement à terre  
 » que celui de l'homme, il court plus faci-  
 » lement qu'il ne marche, et il aurait be-  
 » soin de talons artificiels plus élevés que  
 » ceux de nos souliers, si l'on voulait le  
 » faire marcher aisément et long-temps. »  
*Encyclop. méthod.*, art. Orang-Outang. —  
 L'orang-outang dont Tulpius fait mention,  
*Observat. medic.*, liv. III, ch. 56, marchait  
 debout, même en portant des fardeaux  
 très-pesans. « J'ai vu, dit M. de Buffon,  
 » un orang-outang présenter sa main pour  
 » reconduire les personnes qui venaient le  
 » visiter, se promener gravement avec elles  
 » et comme de compagnie. » *Hist. nat.*,  
 art. Orang-Outang, *quadr.*, t. VII, p. 73  
 et suiv.

[18] Pag. 22. *Elle me quittait pour cou-  
 rir après les papillons.* « Le babouin à lon-  
 » gues jambes se nourrit de scarabées, de  
 » mouches et d'autres insectes qu'il saisit  
 » au vol avec beaucoup d'adresse. » Buffon,  
*addit.* à l'art. Babouin, *quadr.*, tom. XII,  
 p. 60. Voyez ci-dessus note 14.

[19] Pag. 22. *La pudeur naturelle aux femelles de cette espèce.* Les voyageurs les plus accrédités attestent que l'orang-outang et les singes de cette famille ont en général plus de pudeur que les autres animaux. On lit dans le *Voyage aux Indes-Occidentales* d'Henri Grose, trad. franç., Lond., 1758, p. 329, que deux orang-outangs donnés à M. Horne, gouverneur de Bombay, ne pouvaient souffrir qu'on les regardât avec trop de curiosité, et cachaient de leurs mains les parties que la modestie défend de montrer. — Leguat, *Voyag.*, t. II, p. 96 et 97, assure avoir vu à Java un singe femelle qui annonçait le même sentiment de pudeur. Voyez aussi Bontius, *Hist. nat. Ind.*, ch. XXII, p. 84, 85, etc. M. Relian, chirurgien à Batavia, parle de deux orang-outangs mâle et femelle qu'il avait eu occasion d'observer. « Ils étaient tous deux fort » honteux, dit-il, quand on les fixait trop. » Alors la femelle se jetait dans les bras » du mâle et se cachait le visage dans son » sein, ce qui faisait un spectacle véritablement touchant. » Lettre à M. Alla-

mand, Batavia, janv. 1770, rapportée par M. de Buffon, *addit.* à l'art. Orang-Outang, *quadr.*, tom. XII, p. 13. — Cette pudeur naturelle se faisait remarquer dans la petite jocko que l'on a vue à Paris en 1808, et dont je parlerai d'une manière plus détaillée ci-après, note 43. « Elle est, disent les » auteurs du Journal de Paris, revêtue » d'une redingote à la manière de nos dames, et lorsque quelqu'un entre dans sa » chambre, elle prend un maintien réservé, » se tient dans une posture très-décente, et » se couvre les jambes et les cuisses avec » les pans de sa redingote. *Journal de Paris*, 15 mars 1808. »

[20] Pag. 23. *Elle me fit à son tour un profond salut de l'air du monde le plus comiquement grave.* Le sylvain, singe d'Afrique auquel Jonston, *Quadr.*, pl. 59, fig. 5, donne le nom de Cercopithèque, salue à la manière des Cafres. Linné, *Syst. nat.*, class. 1, gen. II, § 2, tom. I, p. 24. — La Diane, singe à queue nommé Cercopithèque barbu par Marggraf, *Brasil.*, et par Brisson, *Quadr.*, salue également d'un signe de tête

ceux qui passent auprès d'elle., *Id. Ibid.*, class. 1, gen. II, § 17.

[21] Pag. 24. *Elle tenait à sa main une espèce de canne ornée de quelques feuilles légères et assez semblable à un thyrses.* On a vu plus haut que l'orang-outang, le pongo, le chimpanzé ou jocko, marchent sur deux pieds comme l'homme. Les plus célèbres voyageurs s'accordent à dire qu'afin d'assurer et d'affermir leurs pas dans cette position, ils tiennent ordinairement à la main un bâton qui leur sert en même temps pour se défendre et pour attaquer. Grandpré, *Voyage à la côte occidentale d'Afrique*, tom. I, p. 26 et suiv.—*Feuilles de Vosmaer*, extr. par Buffon, *addit.* à l'art. Orang-Outang, *Quadr.*, tom. XII, p. 34.—G.-L. Cuvier, *Tabl. de l'Hist. nat. des anim.*, ch. 2, p. 95, etc.—Si l'on en croit Froger, *Relation du voyage de Gennes*, les singes qui vivent sur la côte de la rivière de Gambie, marchent toujours armés d'un bâton, et lorsqu'ils rencontrent des nègres, ils leur présentent cette arme et les forcent de se battre avec eux.

[22] Pag. 25. *Au même instant lu sur-*



*prise, l'effroi, et une affreuse jalousie se peignirent dans ses regards.* — Il est inutile de répéter ici tout ce qu'on a dit de la jalousie des singes, non-seulement envers les individus de leur espèce et de sexe différent, mais aussi envers ceux de la nôtre. « Les pa-  
 » pions que l'on voit dans nos ménageries,  
 » dit M. Audebert, poussent des cris hor-  
 » ribles lorsqu'un des spectateurs fait mine  
 » de vouloir caresser une femme en leur  
 » présence. » *Hist. nat. des singes*, art.  
 Papion, p. 5. Voyez aussi Virey, *de l'Inst.*  
*des anim.*, 7<sup>e</sup> leçon, tom. 1<sup>er</sup>, p. 237. —  
 « J'ai vu à la Martinique, dit feu M. Mo-  
 » reau Saint-Méry, un babouin d'une es-  
 » pèce moyenne, qui avait conçu une pas-  
 » sion violente pour la fille de son maître....  
 » A cet amour effréné se joignait une ja-  
 » lousie furieuse pour tous les hommes qui  
 » approchaient d'elle, et il semblait qu'il  
 » eût deviné qu'il en était un parmi eux  
 » dont elle ne recevait pas les vœux avec  
 » indifférence. Un jour que pour mettre ce  
 » discernement du babouin à l'épreuve, elle  
 » consentit à se laisser baiser la main, l'a-

» nimal fendit l'air de ses cris , tenta tous  
» les efforts pour rompre la double chaîne  
» qui le retenait , et manifesta une colère  
» si effrayante , qu'on fit enfuir celui qui  
» l'avait excitée , et qu'on prit dès-lors la  
» résolution de vendre le babouin à quel-  
» qu'un qui désirait le mener en France. »  
D. Fel. d'Azara, *Ess. sur les Quadrup. du Paraguay*, art. Titi, tom. II, p. 262 , et 263 , not. du traduct. — M. Edwards, dans une lettre à M. de Buffon , raconte qu'un homme qui était allé avec une jeune fille voir un babouin ou papion enfermé dans une ménagerie , ayant embrassé cette jeune fille devant lui pour exciter sa jalousie , cet animal entra en fureur , empoigna un pot d'étain qui se trouva sous sa main , le jeta à la tête de l'homme et lui fit une large blessure. Voy. Buffon , *Hist. nat.*, *addit.* à l'art. Babouin , *Quadr.*, tom. XII , p. 70 et suiv. — Les singes femelles ne sont pas moins jalouses des femmes. Je supprime ici les faits nombreux rapportés à ce sujet dans les livres d'histoire naturelle et dans les voyages.

[23] Page 25. *Qu'on ose dire maintenant*

*que les animaux ne font pas des abstractions. Sage Locke, répondez. Quelques écrivains ne font aucune difficulté d'attribuer à l'orang-outang la faculté de penser. « Si l'on » en croit les voyageurs, dit Linné, l'homme- » sauvage, ou orang-outang, fait entendre » un sifflement qui remplace chez lui la pa- » role : doué de la faculté de penser, il » croit que la terre a été faite pour lui, et » qu'un jour il en sera de nouveau le maître » absolu, etc. — *Homo sylvestris, orang- » outang, loquitur sybilo, cogitat, credit » sui causâ factam tellurem, se aliquando » iterum fore imperantem, si fides sit pere- » grinantibus.* » *Syst. nat.*, class. 1, gen. 2, p. 34. — En effet, comme je l'ai dit plus haut, les singes ont une mémoire excellente, et se ressouviennent long-temps des bons et des mauvais traitemens. M. de Grandpré raconte qu'une jeune chimpanzé, espèce d'orang-outang, qui se trouvait dans un vaisseau, où elle donnait des preuves d'une rare intelligence, aidant le boulanger à faire le pain, etc., etc. (voyez ci-après note 33), mourut, durant la traversée, vic-*

time de la brutalité du second capitaine, qui l'avait injustement et durement maltraitée. « Cet intéressant animal subit la » violence qu'on exerçait contre lui avec » une douceur et une résignation attendris- » santes, tendant les mains d'un air sup- » pliant pour obtenir qu'on cessât les coups » dont on le frappait. Depuis ce moment, » il refusa constamment de manger, et mou- » rut de faim et de douleur, regretté comme » un homme aurait pu l'être. » *Voyage à la côte occidentale d'Afrique*, tome 1, p. 26 et suiv. — Je ferais des volumes si je voulais rapporter ici une partie des faits allégués par les naturalistes et les voyageurs les plus accrédités, sur la faculté de penser, accordée non-seulement aux singes, mais encore aux autres animaux. J'aime mieux renvoyer mes lecteurs au chap. XI du second livre de l'entendement humain de Locke, et me borner à citer le passage suivant de cet immortel penseur, auquel on ne peut comparer que Condillac, et de nos jours M. le baron de Gérando, M. Victor de Bonstetten, auteur des *Études sur l'homme*, des Re-

cherches sur l'imagination, etc. « De ces  
 » mêmes yeux, dit Locke, avec lesquels ils  
 » (vraisemblablement Descartes et ses par-  
 » tisans) pénètrent en moi ce que je n'y  
 » saurais voir moi-même, ils voient que les  
 » éléphants ne pensent point, quoique ces  
 » animaux en donnent toutes les démonstra-  
 » tions imaginables, excepté qu'ils ne nous  
 » le disent pas eux-mêmes. » *Essai sur l'en-*  
*tendement humain*, liv. II, chap. 1, § 19.

[24] Page 26. *Elle s'arrête tout-à-coup,*  
*élève son bras droit vers le soleil cou-*  
*chant*, etc. « Les mococcos, ou makis mo-  
 » coccos, ont une habitude naturelle assez  
 » singulière, c'est de prendre souvent de-  
 » vant le soleil une attitude d'admiration  
 » ou de plaisir. Ils s'asseyent, disent les  
 » voyageurs, et ils étendent les bras en re-  
 » gardant cet astre; ils répètent plusieurs  
 » fois le jour cette sorte de démonstration,  
 » qui les occupe pendant des heures en-  
 » tières; car ils se tournent vers le soleil  
 » à mesure qu'il s'élève ou s'incline. J'en ai  
 » nourri un, dit M. de Mannoncourt, pen-  
 » dant long-temps, à Cayenne, où il avait

» été apporté par un vaisseau venant des  
» Moluques. Ce qui me détermina à en faire  
» l'emplette, ce fut sa constance à ne pas  
» changer de situation devant le soleil. Il  
» était sur la dunette du vaisseau, et je le  
» vis pendant une heure, toujours étendant  
» les bras vers le soleil, et l'on m'assura  
» qu'ils avaient tous cette même habitude  
» dans les Indes-Orientales. » Buffon, *Hist. nat.*, addit. à l'art. *Mococco*, *quadr.*, t. XII, p. 172. 173.

[25] Page 30. *Je savais que les mâles, assez dangereux pour les femmes, étaient fort méchants avec les hommes. La passion effrénée des singes mâles pour les femmes est un fait attesté depuis long-temps par les naturalistes et les voyageurs de tous les pays. Voyez Gassendi, Vit. Peiresc., l. v, p. 169, et 170; Gémelli Carréri, Voyage, tome v, p. 409; Froger, Relat. d'un voyage aux côtes d'Afrique; Dampier, Voyage autour du monde; Descript. du macaçar, p. 59, etc., etc. M. de la Brosse assure avoir connu à Loango une négresse que ces animaux avaient gardée en captivité durant trois ans.*

*Voyage à la côte de Guinée*, écrit en 1738, et extrait par M. de Buffon, *Hist. nat.*, art. Orang-Outang, *quadr.*, t. VII, p. 70. On a vu ci-dessus, note 22, à quelle violence se portent les singes, même dans l'état de captivité, contre les hommes qui leur inspirent de la jalousie.

[26] Page 30, 31. *J'aperçus, au milieu d'un groupe d'élégans cocotiers, une jolie hutte couverte de feuillage, et presque entièrement achevée.* « Plus industrieux que les élé-  
 » phans, les orang-outangs savent se cons-  
 » truire des cabanes de branches entre-  
 » lacées et assorties à leurs besoins. »  
 Ch. Bonnet, *Contemplation de la nature*, part. XII, ch. 47, *œuvr.* tome IX, p. 441. — Selon Battell, les pongos, qui habitent le Mayombé, province du royaume de Benin, se bâtissent des huttes, dans lesquelles ils cherchent un abri contre le soleil et contre les pluies, dont ce pays est inondé durant l'été. Purchas, *Pilgrims*, part. II, liv. VII, chap. 3, p. 974 et suiv. — Richard Jobson, *golden trade*, etc., dit avoir souvent rencontré de semblables huttes dans les en-

droits fréquentés par les singes, principalement par les orang-outangs, les pongos et les jockos. Voyez *Hist. générale des voyages*, tome III, p. 295. « On assure, dit » M. Audebert, que les pongos construisent » des cabanes qu'ils couvrent de feuilles, et » que les femelles, avec leurs petits, ha- » bitent ces espèces de nids. » *Hist. nat. des singes*, art. Pongo, page 16. — Ce fait est également attesté par Mathews, *Voyage à la Sierra-Léone*, et par un grand nombre d'autres voyageurs.

[27] Page 32. *Je trouvai près de la porte deux longs sièges de mousse en forme de lits.* « On n'est pas moins surpris, observe » M. Ch. Bonnet, de voir l'orang-outang » se coucher comme nous dans un lit qu'il » a fait lui-même, poser sa tête sur le che- » vet, la ceindre d'un mouchoir, ajuster sur » lui les couvertures, etc. » *Contempl. de la nat.*, part. XII, c. 47, *œuvr.*, tom. IX, p. 440. — H. Grose, parlant des deux orang-outangs, mâle et femelle, donnés à M. Horne, gouverneur de Bombay, et dont j'ai déjà fait mention plus haut, dit que



dans le vaisseau sur lequel ils étaient embarqués, ils arrangeaient leur lit avec le plus grand soin. *Voyage aux Indes-Occid.*, p. 329 et suiv. — Le voyageur Leguat assure avoir vu à Java un singe qui faisait tous les jours son lit très-proprement, s'y couchait, la tête appuyée sur un oreiller, et s'enveloppait d'une couverture. *Voyage de Fr. Leguat*, tom. II, p. 96, 97. — Tulpius, *Observ. medic.*, liv. III, c. 56, rapporte les mêmes particularités d'un orang-outang qu'il avait observé vivant. — On trouve des détails du même genre dans la description de l'orang-outang femelle observé en 1808 par M. Fréd. Cuvier. « Notre animal, dit-il, » avait été habitué à s'envelopper dans des » couvertures, et il en avait presque un » besoin continuel. Dans le vaisseau il pre- » nait pour se coucher tout ce qui lui » paraissait convenable pour cela; aussi, » lorsqu'un matelot avait perdu quelques » hardes, il était presque toujours sûr de » les retrouver dans le lit de l'orang-outang. » *Descript. d'un orang-outang, etc.*, p. 21. — Arrivé à Paris, il allait tous les

jours chercher lui-même sa couverture dans le lieu où on la déposait, la prenait sur ses épaules, revenait et grimpait sur les bras d'un petit domestique, pour qu'on le portât dans son lit. *Ibid.* — L'orang-outang femelle dont parle Vosmaer ne manquait jamais, avant de se coucher, de bien arranger le foin de sa litière, d'en disposer un tas plus considérable pour le chevet, et de se couvrir bien chaudement. Quelquefois, ajoute le naturaliste hollandais, elle prenait un lambeau de linge, mettait du foin au milieu, et relevant avec adresse les quatre coins, elle en faisait une espèce d'oreiller, qu'elle plaçait artistement au chevet de son lit. — Son gardien, qu'elle aimait beaucoup, avait coutume de venir s'asseoir à terre près d'elle. Alors elle ramassait du foin, qu'elle disposait en forme de banc, et l'invitait, par toutes sortes de démonstrations amicales, à venir s'asseoir à ses côtés. *Feuilles de Vosmaer*, extraites par M. de Buffon, *addit.* à l'art. Orang-Outang, *quadr.*, t. XII, p. 32 et suiv.

[28] Pages 33, 34. *Je lui avais appris, pour*

*m'amuser, à choquer son verre contre le mien. « J'ai vu, dit M. de Buffon, un orang-outang verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité. » Hist. nat., art. Orang-Outang, quadr., tom. VII, p. 73, 74.*

[29] Page 34. *Il fallut nous quitter; je ne puis peindre quel fut l'étonnement et la douleur de la pauvre Jocko. La femelle de l'orang-outang de Bornéo, dont Vosmaer nous a donné l'histoire détaillée, « aimait, » dit-il, la compagnie sans distinction de sexe, préférant seulement ceux qui la soignaient, et qui lui faisaient du bien. » Souvent, lorsqu'ils se retiraient, elle se jetait à terre comme désespérée, poussant des cris lamentables. » Feuilles de Vosmaer, extraites par M. de Buffon, addit. à l'art. Orang-Outang, quadr., tom. XII, p. 32 et suiv. — Un jeune individu femelle, de la famille des orang-outangs, transporté de Bornéo à Paris en 1808 (voyez ci-après not. 43), montrait une grande affection pour son maître. S'il ne le trouvait pas à table à sa place accoutumée, il poussait des*

cris de douleur, refusait de manger, se roulait par terre et se frappait la tête. « Ce » besoin d'affection, dit M. Fréd. Cuvier, » portait ordinairement notre orang-outang à rechercher les personnes qu'il » connaissait, et à fuir la solitude qui paraissait beaucoup lui déplaire. » M. Fréd. Cuvier ajoute que ce jeune animal employait quelquefois toutes les ressources de son instinct pour se procurer le plaisir de la société. Renfermé dans une chambre qui était séparée du salon de réunion, par une porte fermée au moyen d'un pêne, et dont la serrure était trop haute pour qu'il pût y atteindre, il alla chercher une chaise, la traîna près de la porte, poussa le pêne, l'ouvrit, et parvint ainsi à entrer dans le salon. — Si les personnes qui venaient pour le voir ne lui plaisaient pas, il se cachait dans sa couverture et attendait, pour en sortir, que les curieux se fussent retirés, ce qu'il ne faisait jamais lorsqu'il n'était entouré que de personnes qu'il connaissait. *Descript. d'un orang-outang*, p. 16, 18, 19. « La petite des Bois (c'était le nom de

» cet orang-outang femelle ), était , dit  
 » M. G\*\*\* , que j'ai déjà cité plus haut ,  
 » prévenante envers les femmes dont la  
 » jeunesse , la beauté et la physionomie  
 » douce captivaient sa bienveillance ; mais  
 » elle se montrait en même temps très-sus-  
 » ceptible. Entourée d'un cercle nombreux,  
 » elle avait distingué une jeune personne :  
 » elle s'en approche , lui tend les bras et  
 » veut monter sur ses genoux ; la jeune  
 » personne, effrayée, recule son siège pour  
 » l'éviter : alors des Bois lui tourna le dos  
 » avec un geste de dédain, et alla se réfugier  
 » sur son lit , où elle s'enveloppa dans ses  
 » couvertures. » *Note communiquée par*  
*M. G\*\*\*.*

[30] Page 35. *Je savais que les individus de la race des jockos et des pongos vivaient le plus souvent deux à deux. Les singes, principalement ceux des plus grandes espèces, sont monogames, c'est-à-dire qu'ils se contentent ordinairement d'une seule femelle, ou tout au plus de deux. « Leur union, dit M. Virey, semble une sorte de mariage : ils exigent la fidélité, et*

» sont horriblement jaloux.» *Hist. de l'inst. des animaux*, leçon VII, tom. I, p. 247. — Le mâle et la femelle ont l'un pour l'autre l'attachement le plus vif, et l'expriment par des caresses et des complaisances réciproques. J'ai déjà parlé plus haut de deux orang-outangs mâle et femelle, que l'on avait envoyés en présent à M. Horne, gouverneur de Bombay. « La femelle, dit » H. Grose, mourut sur le vaisseau, et le » mâle, donnant toutes sortes de signes de » douleur, prit tellement à cœur la mort » de sa compagne, qu'il refusa de manger » et ne lui survécut pas plus de deux jours. » *Voyage aux Indes-Occid.*, p. 329 et suiv.

[31] Pag. 35. *Je savais... que l'usage de se baiser au front et sur les joues lorsqu'ils se rencontraient, leur était commun avec les individus de la race humaine.* Ce genre de caresse ne se borne pas aux individus de leur espèce. « Ces animaux, dit le P. » Lecomte, paraissent d'un naturel fort » tendre : ils baisent les personnes qu'ils » aiment, avec des transports surprenans. » *Mém. sur l'état présent de la Chine*, tom. II,

p. 409. — M. Levaillant parle en grand détail des caresses qu'il avait reçues de son singe Keès. « Souvent, dit-il, je le menais » à la chasse avec moi; que de folies et » que de joie au moment du départ! » comme il venait baiser tendrement son » ami! » *Voyage en Afrique*, tom. 1, p. 121. — L'orang-outang femelle apporté à Paris en 1808, ( voy. not. 43 ), « aimait, dit » M. Fréd. Cuvier, à être caressé, don- » nait de véritables baisers, et trouvait un » plaisir fort grand, à ce qu'il paraissait, » à teter les doigts des personnes qui l'ap- » prochaient, mais il ne tétait point les » siens. » *Descript. d'un orang-out.*, p. 8. — « Un jour, cet animal entra chez son » maître pendant qu'il était encore au lit, » et dans sa joie, il se jeta sur lui, l'em- » brassa avec force, et, lui appliquant ses » lèvres sur la poitrine, il se mit à lui teter » la peau comme il faisait souvent avec les » doigts des personnes qui lui plaisaient. » *Ibid.* p. 17.

[32]. Pag. 35. *Accoutumés à vivre en société, ou du moins en famille.* « Les

» orang-outangs, dit Charles Bonnet,  
» vivent en société dans les bois, et sont  
» assez forts et assez courageux pour en  
» chasser les éléphants à coups de bâton.  
» Ils osent même se mettre en défense  
» contre des hommes armés. » *Contempl.  
de la nat.* part. II, chap. 47, *œuv.* tom. IX,  
p. 440, 441. — Les autres familles de sin-  
ges, tels que les alouates, les malbroucks,  
les babouins, les singes rouges et bleus  
de la Gambie, les coaitas, etc., forment  
également des sociétés plus ou moins nom-  
breuses, composées chacune d'individus  
de la même espèce, et soumises aux ordres  
d'un chef qui est ordinairement le plus  
fort de la troupe. Les divers individus  
d'une famille ou d'une société se portent  
mutuellement secours, soit pour attaquer,  
soit pour se défendre au moindre cri de  
détresse, soit enfin pour piller. Ils établis-  
sent entre eux une sorte d'ordre, de subor-  
dination et de police dans les marches ou  
dans les diverses opérations; punissent les  
négligens de peines corporelles et quelque-  
fois même de mort. Voy. Virey. *Hist. de*



*l'inst des anim.*, leçon 7. tom. 1 p., 236 et 137. — *Id.* art. Alouate. *Dict. d'hist. nat.* tom. 1., p. 339. — *Id.* art. Singes. *Ibid.* tom. xxxi, p. 272, 300, 301, etc. « Nous » étions souvent, dit M. Levailant, visités » en plein jour par des troupes considé- » rables de bawians, singes de la même » espèce que mon ami Keès. Ces animaux, » étonnés de voir tant de monde, l'étaient » encore plus de reconnaître un des leurs, » paisible au milieu de nous, et qui leur » répondait en leur langage. » *Voy. en Afrique*, tom. 1, p. 329. — Au rapport de D. Fel. d'Azara, les caraya, singes du Paraguay, (simia bulzébül, Linn. ouarine, Buffon; alouate hurleur, Lacépède) vivent en familles composées de quatre à dix individus et conduites par un mâle. Ce chef se place toujours dans un lieu plus élevé, afin de veiller à la sûreté de la famille qu'il dirige et qui attend, pour se mouvoir, que le chef se soit mis lui-même en mouvement. *Ess. sur les quadr. du Paraguay*, tom. II, p. 208 et 209. — « Les coaitas, dit M. Audert, se secourent dans le danger, etc.

*Hist. nat. des singes*, art. Coaita, p. 13. — J'observerai que ces singes ne sont pas les seuls qui se prêtent une assistance mutuelle. Les gros singes connus sous le nom de *singes de la Cochinchine*, montrent le même courage et la même ardeur à secourir, au péril de leur vie, les animaux de leur espèce qui ont été blessés par les chasseurs. Voici quelques détails que donne à ce sujet un voyageur moderne, M. le capitaine Rey. « Nous commençâmes, dit-il, à gravir » le défilé de Taysons à cinq heures du » matin, et avant d'être rendus à la sta- » tion désignée pour le déjeuner, nous » avons tué plus de cent singes de la grande » espèce de ceux qui ne se trouvent que » dans ce pays, et que l'on ne connaît que » sous le nom de *singes de la Cochinchine...* » Je désirais ardemment pouvoir m'en pro- » curer quelques jeunes en vie, pour les » porter en France. Ce fut avec bien des » difficultés que nous y parvînmes, et il » fallut auparavant en détruire un grand » nombre, parce que plus on en blessait, » plus il en accourait aux cris de ces pau-

» vres animaux.... Ce qu'il y a de plus  
» singulier, c'est que les bien-portans cher-  
» chaient toujours à emporter, dans l'in-  
» térieur des bois, les morts et les blessés.  
» Trois jeunes que nous primes, furent  
» saisis sur le corps de leur père ou de  
» leur mère dont on eut beaucoup de peine  
» à les détacher. » — Comme cette espèce  
de singes est peu connue en Europe, puis-  
qu'il n'en existe qu'un seul individu em-  
paillé et qui se trouve au Cabinet d'His-  
toire Naturelle de Paris, je crois devoir  
rapporter ici la description qu'en donne le  
capitaine Rey. « Cet animal, dit-il, est  
» singulier par son vêtement : on ne peut  
» le comparer qu'à l'orang-outang..... Il  
» habite les montagnes et se tient presque  
» toujours au sommet des plus grands ar-  
» bres, où il se nourrit de leurs fruits. Sa  
» figure est affreuse au premier aspect,  
» tant elle a de rapport avec celle de  
» l'homme. Sa fourrure est très-belle, c'est  
» un véritable petit-gris par la douceur et  
» la finesse de ses poils. Il a les mains et  
» les pieds noirs, les jambes, et l'avant-

» bras rouge foncé , le ventre blanc et tout  
 » le dos gris. Son visage est plat et blanc ,  
 » les pommettes de ses joues sont colorées,  
 » ses yeux sont très-grands et noirs. Il est  
 » tonsuré et porte une couronne de che-  
 » veux , exactement dans la forme de celle  
 » des moines ; une très-longue barbe droite  
 » lui entoure la figure ; il a les dents noires,  
 » ce que les Cochinchinois attribuent au  
 » fruit dont il se nourrit. Sa queue est  
 » blanche et très-longue ; elle se termine à  
 » l'extrémité par une touffe de poils gris.  
 » Les mâles sont en général d'un quart  
 » plus grands que les femelles. La taille  
 » des premiers , parvenue à leur plus  
 » grande croissance , est , d'après six que  
 » nous avons mesurés , de quatre pieds  
 » un pouce , pris dans leur position natu-  
 » relle , c'est-à-dire dressés sur les deux  
 » pieds de derrière. Les Cochinchinois les  
 » appellent *Venan* ( homme des bois ). »  
*Relation du dernier voyage du Henri , cap.*  
*Rey , à la Cochinchine , en 1809. Voyez ,*  
*Journal des voy. par J.-T. Verneur. Juillet*  
 1820 , p. 98 et suiv. Je n'ose m'appesantir

ici sur la cruauté des chasseurs qui, pour satisfaire une coupable cupidité, et souvent même un stérile amour-propre, ne craignent pas d'immoler des animaux si semblables à l'homme par leurs formes extérieures, leurs habitudes, et le mutuel amour qu'ils ont les uns pour les autres.

Tous ceux qui ont étudié les mœurs des singes, connaissent l'ordre et l'espèce de tactique qu'observent ces animaux, lorsqu'il s'agit de piller un jardin, un verger ou un champ de cannes à sucre. Avant de commencer l'expédition, ils chargent un ou plusieurs d'entre eux de monter sur une éminence afin de découvrir s'il n'y a point d'hommes qui puissent les troubler. Si les éclaireurs ne voient personne, ils avertissent par un cri le reste de la troupe, qui commence alors la maraude. Les uns cueillent les fruits, les cannes à sucre, etc., les dégustent et jettent ce qui ne leur convient pas; d'autres, disposés en chaîne, se les passent de main en main afin de les mettre plus promptement en sûreté, tandis que quelques-uns, placés en sentinelle, sont

chargés de donner par le cri *houp, houp, houp*, ou par quelque autre cri convenu, le signal de l'approche de l'ennemi. A ce cri d'alarme, les maraudeurs, et même les mères chargées de leurs petits, s'élancent sur les arbres, ou se sauvent dans les montagnes. Les sentinelles qui, par négligence, ont laissé surprendre leurs compagnons, sont sévèrement punis. Kolbe, *Descrip. du Cap de Bonne-Espérance*, tom. III, p. 57 et suiv., assure même qu'elles sont mises à mort, si quelqu'un de la troupe a été tué durant le pillage. — M. Levailant qui, comme on le sait, ne laisse échapper aucune occasion de réfuter Kolbe, nie formellement, dans son *Voyag. en Afrique*, tom. I, p. 68, ces divers faits sur la police sévère que les singes et principalement les babouins, maintiennent dans le pillage des jardins et des plantations. Mais je dois observer que ces détails sont attestés par un grand nombre de voyageurs et de naturalistes. Voy. Marmol, *Descript. de l'Afrique*, tom. I, p. 57. — Inigo de Biervillas, *Voyag.* part. I, p. 172. — Lemaire, *Voyag.* p. 103,

104. Le Père Jos. de Gumilla, *el Orinoco illustr.* part. II, ch. 19, p. 270 ; *idem.* trad. franç. par Eidous, ch. 44, tom. III, p. 176. — M. Desfontaines *observat.* citées par M. de Buffon, *addit.* à l'art. Pithèque *quadr.* tom. XII, p. 44, 45. — Bonnet, *Contempl. de la nat.* part. XII, ch. 47. *œuv.* tom. IX, p. 442. — M. Audebert, *Hist. nat. des singes.* art. Papion, p. 6, etc., etc. Stedman rapporte comme témoin oculaire, la circonstance des vedettes placées par les singes pour protéger la maraude. « Ces animaux, » dit-il, placent des sentinelles autour du » lieu du pillage pour leur donner l'alarme, » et j'ai été témoin moi-même de l'exacti- » tude et de l'intelligence avec lesquelles » ceux d'entre eux qui sont chargés de ce » soins'en acquittent. » *Voyag. à Surinam,* ch. 25, trad. fr. tom. III, p. 8. Le même voyageur fait mention d'une espèce de singe, dont les individus vivent isolés et ne se réunissent point en famille. « Je dois » parler, dit-il, d'un autre singe que je » vis chez le colonel Fourgeoud, et qu'à » Surinam on nomme wanacoe.... Ce singe

» est le seul de son espèce qui ne soit pas  
 » sociable. On le trouve toujours seul. Cet  
 » animal solitaire est si méprisé par les  
 » singes des autres espèces, que conti-  
 » nuellement ils le battent et lui volent sa  
 » nourriture. » *Voyag. à Surinam*, ch. 16,  
 trad. franç., tom. II, p. 151, 152. Voy.  
 aussi Audebert, *Hist. nat. des singes*, art.  
 Yarqué, p. 10. Et les singes aussi ont leurs  
 parias !....

[33] Page 35. *Ils connaissent l'usage du  
 feu, qu'ils savent très-bien allumer, mais  
 qu'ils ne savent point entretenir.* « Lorsque  
 » les pongos, dit Andr. Battell, trouvent  
 » le matin les feux que les nègres allument  
 » durant la nuit, en voyageant au travers  
 » des forêts, on les voit s'en approcher avec  
 » une apparence de plaisir; néanmoins ils  
 » n'ont jamais imaginé de les entretenir en  
 » y jetant du bois. » Purchas, *Pilgrims*,  
 liv. VII, chap. 3, p. 974. Voyez aussi Herm.  
 Sam. Reimar, *Observat. sur l'instinct des  
 animaux*, tome II, chap. 9, § 119, p. 58;  
 J.-J. Rousseau, *Discours sur l'inégalité des  
 condit.*, note k, etc. Dans l'état de domes-



ticité, les singes sont susceptibles d'apprendre à allumer le feu, à l'entretenir et à le surveiller, pour empêcher les accidens qu'il pourrait causer. La jeune chimpanzé dont j'ai rapporté la fin malheureuse ci-dessus, note 23, « avait, dit M. Grandpré, appris » à chauffer le four; elle veillait attentive-  
 » ment à ce qu'il ne s'échappât aucun char-  
 » bon qui pût incendier le vaisseau, jugeait  
 » parfaitement quand le four était suffisam-  
 » ment chaud, et ne manquait jamais d'a-  
 » vertir le boulanger, qui, de son côté, sûr  
 » de la sagacité de l'animal, s'en reposait  
 » sur lui, et se hâtait d'apporter sa pâte  
 » aussitôt que le singe venait le chercher,  
 » sans que ce dernier l'ait jamais induit en  
 » erreur. » *Voyage à la côte occidentale d'Afrique*, tom. 1, p. 26 et suiv.

[34] Page 38. *Je l'envoyai puiser de l'eau.*  
 « L'orang-outang va chercher de l'eau à la  
 » fontaine, en remplit une cruche, la place  
 » sur sa tête, et l'apporte au logis. » Bonnet,  
*Contemplat. de la nat.*, part. XII, ch. 47,  
*œuv.* tome IX, p. 440. Ce fait est également  
 rapporté par Fr. Pyrard de Laval, *Voyage*,

Paris, 1619, tome II, p. 331, et par plusieurs autres voyageurs.

[35] Page 38. *Elle trouvait le thé et le café excellens, surtout quand j'y mettais beaucoup de sucre; elle le remuait d'une manière plaisante avec de petites cuillers de bois.* « J'ai vu, dit M. de Buffon, un orang-  
 » outang aller prendre une tasse et une sou-  
 » coupe, l'apporter sur la table, y mettre  
 » du sucre, y verser le thé, le laisser re-  
 » froidir pour le boire, et tout cela sans  
 » autre instigation que les signes ou la pa-  
 » role de son maître, et souvent de lui-  
 » même. . . . Je l'ai vu s'asseoir à table, dé-  
 » ployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres,  
 » se servir de la cuiller et de la fourchette  
 » pour porter à sa bouche. » *Hist. nat.*,  
 art. Orang-outang, *quadr.*, tome VII, p. 73  
 et suiv. — La femelle de l'orang-outang  
 décrite par Vosmaer connaissait également  
 l'usage de la cuiller et de la fourchette.  
 « Quand on lui donnait des fraises, dit le  
 » naturaliste hollandais, c'était un plaisir  
 » de voir comme elle les piquait une à une,  
 » et les portait à sa bouche avec la four-

» chette. » *Feuilles de Vosmaer*, Amsterdam, 1778. — M. de la Brosse parle aussi de deux orangs-outangs âgés d'un an, et qui se servaient de couteaux, de cuillers et de fourchettes pour prendre ce qu'on leur donnait à manger. « Nous les portâmes à » bord, ajoute-t-il; quand ils étaient à table, ils se faisaient entendre des mousses » lorsqu'ils avaient besoin de quelque chose, » et quelquefois quand ces enfans refusaient » de leur donner ce qu'ils demandaient, ils » se mettaient en colère, leur saisissaient » les bras, les mordaient, et les abattaient » sous eux. » *Extr. du Voyage de M. de la Brosse*, rapporté par M. de Buffon, article Orang-outang, *quadr.*, tome VII, page 77. Voy. aussi Audebert, *Hist. nat. des singes*, art. Pongo, page 16, etc., etc. — L'orang-outang femelle dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois, et dont je parlerai plus bas, note 43, mangeait très-bien un œuf à la coque, pourvu qu'on lui préparât les mouillettes. Au reste, cet animal, dont on n'avait pu bien soigner l'éducation, à raison de sa mauvaise santé, « n'était pas, dit M. Fréd.

» Cuvier, fort habile à manier nos instru-  
» mens de table, et, à cet égard, il était  
» dans le cas des sauvages que l'on a voulu  
» faire manger avec nos fourchettes et avec  
» nos couteaux; mais il suppléait par son  
» intelligence à sa maladresse : lorsque les  
» alimens qui étaient sur son assiette ne se  
» plaçaient pas aisément sur sa cuiller, il  
» donnait cette cuiller à son voisin pour la  
» faire remplir. » *Description d'un orang-*  
*outang*, page 20. Voyez aussi *Journal de*  
*Paris*, 15 mars 1808.

[36] Page 39. *J'étais cependant venu à*  
*bout de lui apprendre à couvrir la table de*  
*larges feuilles de bananiers, à déboucher*  
*avec adresse une bouteille au moyen d'un*  
*tire-bouchon, à bien nettoyer les verres, etc.*

« Dressé au service de la maison, l'orang-  
» outang, sur un seul signe, ou à la voix  
» de son maître... rince les verres, sert à  
» boire, tourne la broche, pile dans un  
» mortier ce qu'on lui donne à piler, etc. »

Ch. Bonnet, *Contempl. de la nat.*, part. XII,  
chap. 47, *œuv.* tome IX, page 439, 440. —  
D'après le témoignage de Gassendi, *Vit.*

*Peiresc.*, liv. v, p. 169. 170; de Fr. Pyrard de Laval, *Voyage*, tome II, page 331; du P. du Jaric, cité par Nieremberg, *Hist. nat.*, l. ix, chap. 45; de Gaut. Schouten, *Voyages aux Indes*, etc., etc., on voit également que les barris, les orangs-outangs, et les autres singes de la même famille, apprennent à faire diverses sortes d'ouvrages, et à rendre à leurs maîtres tous les services qu'on peut attendre d'un domestique, qu'ils balayent la chambre, nettoient les bottes, débouclent les souliers, etc. « L'orang-outang, » dit M. de la Brosse, a l'instinct de s'asseoir » à table comme les hommes. » *Extrait du voyage de M. de la Brosse*, rapporté par M. de Buffon, *Hist. nat.*, art. Orang-outang, *quadr.*, tome VII. La femelle de l'orang-outang dont parle Vosmaer savait très-bien se tenir à table. « Après avoir mangé, dit ce » naturaliste, elle prenait un cure-dent, et » s'en servait au même usage que nous. » *Feuilles de Vosmaer*, Amst., 1778. Voyez ci-dessus note 35.

[37] Page 40. *Le cher petit animal me donnait toujours ce qui lui semblait le meil-*

*leur.* Quoique ce soit en quelque sorte m'écarter de mon sujet, je ne puis m'empêcher de rapporter ici l'anecdote suivante, dont mon honorable ami, feu M. Mercier, et M. Rétif de la Bretonne, ont été témoins. Un homme tombé dans la plus affreuse misère, et qui était affligé d'un de ces caractères après que l'on blâme trop facilement dans les autres, et dont on a tort de s'enorgueillir soi-même, avait un chien, son seul ami. Ce pauvre animal, conduit par son instinct, avait pris l'habitude de s'arrêter à la porte de certains grands hôtels; là, il cherchait fort adroitement avec sa patte, dans le trou perdu, les racines qu'entraînaient avec elles les eaux qui s'y précipitaient lorsque les marmitons lâchaient la bonde de la pierre d'évier. Il séparait les tronçons mordillés de ceux qui lui paraissaient les plus appétissans, gardait les mauvais pour lui, et réservait les meilleurs pour son maître.

[38] Page 40. *Je m'amusai à la draper avec des schalls de couleurs vives.* M. Allamand parle d'une orang-outang femelle ob-

servée par M. Harwood. « Elle se couvrait » volontiers, dit-il, avec des morceaux de » toile; mais elle ne voulait point souffrir » d'habits.» Voyez Buffon, *Hist. nat., addit.* à l'art. Orang-outang, *quadr.*, tome XII, p. 30. — On a vu plus haut, note 27, que plusieurs orangs-outangs privés ne manquaient jamais, avant de se coucher, de se ceindre la tête d'un mouchoir. L'individu dont il est question ci-après, note 43, aimait à être couvert; et, « pour cet effet, dit » M. Frédéric Cuvier, il prenait toutes les » étoffes, tous les linges qui se trouvaient » près de lui. » *Description d'un orang-outang*, p. 9. — M. G\*\*\*, chez lequel cet intéressant animal a passé tout le temps qu'il est resté à Paris, depuis son débarquement jusqu'à sa mort, m'a écrit que le froid avait déterminé cette petite jocko à se laisser mettre un gilet de laine, une petite redingote, et même un pantalon; mais souvent, lorsqu'elle se trouvait seule dans le salon, elle se mettait le plus près possible du feu, et ôtait tous ses vêtemens.

[39] Pag. 41. *Elle prenait de son côté un*

*livre.* « J'ai vu, dit M. Audebert, un man-  
» gabey (*Ætiops, simia caudata*, de Linné)  
» qui prenait un livre, le mettait sur une  
» table et tournait les feuillets avec adresse  
» en faisant des grimaces, comme si le con-  
» tenu de ce livre eût excité son indigna-  
» tion. » *Hist. nat. des singes*, art. Man-  
gabey, p. 15.

[40] Pag. 43. *Jocko s'emparait des plu-  
mes que j'avais jetées, et d'un air bien  
grave en barbouillait de petits morceaux de  
papier que je lui abandonnais.* Lorsque  
MM. de La Condamine et Bouguer firent  
leurs opérations pour la mesure de la terre,  
des singes apprivoisés imitaient tous leurs  
mouvemens. Comme ces académiciens, ils  
plantaient des signaux, regardaient les  
astres avec une lunette, couraient à une  
pendule, prenaient la plume pour écrire;  
en un mot ils contrefaisaient toutes les opé-  
rations de ces savans astronomes. — Ce fait  
rapporté originairement par feu M. Val-  
mont de Bomare, *Dict. d'hist. nat.*, art.  
Singe, a été répété ensuite par le savant et  
spirituel M. Virey, *Nouv. Dict. d'hist. nat.*,



tom. XXXI, p. 272, etc. J'observerai, toutefois, que je l'ai cherché en vain dans les ouvrages de Bouguer et de La Condamine; savoir : Figure de la terre déterminée par les observations de Bouguer et La Condamine; Paris, 1749; in-4°. — Mesure des trois degrés du méridien; Paris, 1751; 1 vol. in-4°. — Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'équateur; Paris, 1751; in-4°. — Supplémens au journal de la Condamine; Paris, 1752 et 1754; in-4°, etc.

[41] Pag. 45. *Ses blessures, à ma grande surprise, étaient déjà remplies, du moins en partie, d'herbes vulnéraires mâchées par elle.* On ne saurait trop s'étonner de l'adresse avec laquelle les singes, principalement les ouarines, sondent et pansent les blessures qu'ils reçoivent. Voici ce que nous apprend à ce sujet Oexmelin, témoin oculaire. « Au moment que l'un d'eux est blessé, » dit-il, on les voit s'assembler autour de » lui, mettre leurs doigts dans la plaie et » faire de même que s'ils la voulaient son- » der. Alors, s'ils voient couler beaucoup » de sang, ils la tiennent fermée pendant

» que d'autres apportent quelques feuilles  
 » qu'ils mâchent et poussent adroitement  
 » dans l'ouverture de la plaie. Je puis dire  
 » avoir vu cela plusieurs fois, et l'avoir vu  
 » avec admiration. » *Hist. des aventuriers  
 flibust.*, tom. II, p. 251. — Don Félix d'A-  
 zara dit avoir entendu rapporter le même  
 fait; mais il avoue qu'il n'en a jamais été  
 témoin. *Ess. sur les quadr. du Paraguay*,  
 art. Caraya, tom. II, p. 210. — Voy. aussi  
 Stedman, *Voyage à Surinam*, c. 16, trad.  
 franç., tom. II, p. 149. — Audebert, *Hist.  
 nat. des Singes.*, art. Alouate, p. 9. — *Id.  
 ibid.*, art. Coaïta, p. 13. — Virey, *Dict.  
 d'hist. nat.*, art. Alouate, tom. I, p. 339.  
 — *Idem*, art. Singes. *Ibid.*, t. XXXI, p. 272,  
 294, etc.

[42] Pag. 46. *Ma petite malade exhalait  
 des plaintes si douces, mais en même temps  
 si douloureuses, que, malgré moi, mes  
 yeux se mouillèrent de larmes. J'ai déjà  
 parlé, note 38, d'une orang-outang femelle  
 observée par M. Harwood. « Lorsqu'elle  
 » était malade, dit M. Allamand, elle se  
 » plaignait comme un enfant et cherchait*



» à être secourue. » Buffon, *Hist. nat.*,  
*addit.* à l'art. Orang-Outang, *quadr.*, t. XII,  
 p. 30. — Le jeune sajou brun, élevé par  
 feu M. Moreau-Saint-Méry, et dont j'ai  
 parlé plus haut, note 14, étant malade des  
 suites de sa gourmandise, se prêtait volon-  
 tiers aux soins qu'on prenait de lui. « C'é-  
 » tait un spectacle touchant, dit M. Mo-  
 » reau-Saint-Méry, que celui de ce petit  
 » animal, surmontant à ma voix les douleurs  
 » atroces qu'il éprouvait, pour ouvrir la  
 » bouche et avaler l'huile que je lui don-  
 » nais. Il périt en peu d'heures. » Voyez  
 D.-Fél. d'Azara, *Ess. sur les quadrup. du*  
*Paraguay*; art. Titi, tom. II, p. 261, note  
 du trad.

[43] Pag. 46. *Je tâtai son pouls à diverses reprises, et elle me tendait son petit bras avec une grâce charmante.* Un orang-outang mâle renfermé dans un vaisseau y tomba malade. « Il se faisait, dit M. de la Brosse, » soigner comme une personne; il fut même » saigné deux fois au bras droit. Toutes » les fois qu'il se trouvait incommodé, il » montrait son bras pour qu'on le saignât,

» parce qu'il se rappelait que cela lui avait  
» fait du bien. » *Extr. du voyage de M. de  
la Brosse*, rapporté par M. de Buffon, *Hist.  
nat.*, art. Orang - Outang, *quadr.*, t. VII,  
p. 77, 78. Voyez aussi Bonnet, *Contempl.  
de la nat.*, part. XII, ch. 47, *œuv.*, t. IX,  
p. 440, *note*. — On se rappelle qu'il y a  
quelques années, un singe femelle de la fa-  
mille des jockos fut apporté à Paris. Cette  
jeune créature avait été amenée de Bornéo  
en France par M. de Caen, officier de ma-  
rine et frère de M. de Caen, capitaine-  
général des îles de France et de Bourbon,  
qui désirait en faire hommage à l'impéra-  
trice Joséphine. La jeune jocko arriva à  
Paris au commencement de mars 1808,  
âgée alors de dix à onze mois. « Les fatigues  
» d'un long voyage de mer, dit M. Fréd.  
» Cuvier, et surtout le froid que cet animal  
» éprouva en traversant les Pyrénées dans  
» la saison des neiges, mirent sa vie à  
» toute extrémité. En arrivant à Paris il  
» avait plusieurs doigts gelés, et il était  
» atteint d'une fièvre hectique causée par  
» des obstructions dans la rate et par une

» tous qui donnaient à peine l'espoir de le  
 » conserver encore quelques jours. » *Description d'un orang-outang, etc.*, p. 8, 9.  
 — L'estimable ami de M. de Caen, à qui cette  
 petite jocko avait été adressée à Paris, et  
 qui lui avait donné le nom de mademoiselle  
 des Bois, la surveillait avec la plus scrupu-  
 leuse exactitude. Un médecin venait la voir :  
 dès qu'elle apercevait le docteur, elle le  
 regardait avec des yeux caressans et lui ten-  
 dait son petit bras pour qu'il lui tâtât le  
 pouls. Voyez les journaux du temps, et spé-  
 cialement le Journal de Paris des 14, 15  
 mars et 16 août 1808. A force de soins on  
 parvint à rétablir un peu sa santé ; mais  
 enfin elle succomba au bout de cinq mois.  
 Le jour de sa mort M. G\*\*\* à qui elle était  
 confiée et qui a bien voulu me communi-  
 quer lui-même les détails qu'on a lus  
 ci-dessus notes 1, 10, 14, 16, 19, 27, 29,  
 31, 35, 38, avait été forcé d'aller à la  
 campagne avec sa famille, et l'avait laissée  
 à une domestique de confiance. La pauvre  
 des Bois sentant sa fin prochaine, parcou-  
 rut à diverses reprises tous les apparte-

mens, cherchant ses amis d'un air triste et inquiet; enfin, désespérant de les trouver, elle vint gémir et mourir sur sa couverture qui était étendue dans le jardin. « A l'ouverture de son cadavre, on trouva, dit M. Fréd. Cuvier, la plupart des viscères désorganisés et remplis d'obstructions. » *Descript. d'un orang-outang*, p. 10.

[44] Pag. 49, 50. *Je lui faisais mon signe ordinaire de défense, et le lendemain je trouvais tout dans le même état sans qu'elle eût osé y toucher.* Acosta, cité par Stedman, assure avoir vu dans la maison du gouverneur de Carthagène un singe qui, lorsque son maître le lui ordonnait, allait chercher du vin au cabaret, portant d'une main le pot, et de l'autre l'argent qu'il ne donnait jamais au marchand avant d'avoir reçu le vin. Quelquefois il lui arrivait, à son retour, d'être assailli par des enfans qui lui jetaient des pierres : alors il posait son pot à terre, recevait avec la main les pierres qu'on lui lançait, et les renvoyait si adroitement à ses assaillans, qu'il leur ôtait l'envie de l'attaquer de nouveau. Ensuite il reprenait son pot, le rapportait fidèlement à la mai-

son , et quoiqu'il aimât beaucoup le vin, il n'en buvait pas une seule goutte que son maître ne lui en eût donné la permission. *Voyage à Surinam*, ch. 16, trad. franç., tom. II, p. 151 et 152, note.

[45] Pag. 50. *Je m'avisai d'apporter avec moi une guitare*, etc. Les singes sont en général très-sensibles à la mélodie. Même, si l'on ose en croire l'illustre Gassendi, les grands singes de Guinée nommés Barris, sont susceptibles d'apprendre à jouer habilement de la flûte, de la guitare et d'autres instruments. « *Qui maximi sunt, et Barris dicuntur... scitè ludere fistulâ, citharâ aliisque id genus.* » *Vita Peiresc.*, L. V, p. 271. Voyez not. 7. — Le comte Panoglorowski, exilé en Sibérie par le czar Pierre, et n'ayant pour toute société qu'un chien et un singe, s'occupa de l'instruction de ces deux animaux. Le chien apprit, dit-on, à jouer aux échecs et le singe à jouer de la flûte. Voyez lettre en date de Gand, 21 août, insérée dans le *Journal de Paris* 1<sup>er</sup> septembre 1808. — Je me borne à rapporter ces faits.

[46] Pag. 52. *Elle m'apporte, ô surprise*

*ineffable! plusieurs coquillages de diverses couleurs et vingt-neuf ou trente des plus gros diamans que j'eusse vus de ma vie. Ceux qui demanderont comment l'intéressante Jocko a pu apporter à son ami une si grande quantité de diamans, doivent se rappeler que, loin d'être exclusivement enfouis dans les mines de Raolconda, de Coulour, et de Soumelpour, plusieurs diamans se montrent fréquemment à la surface de la terre. Le savant M. Werner observe que l'on trouve au pied des monts Orixia dans l'Inde, des diamans qui, dit-il, ont été formés primitivement dans l'intérieur de ces montagnes, et qui en ont été détachés par la suite. Voyez *Nouvelle théorie de la formation des filons*, etc.— On sait aussi que les diamans de la mine de Soumelpour, laquelle tire son nom de celui d'un bourg situé sur la rivière de Gouel qui se jette dans le Gange, ne se trouvent point dans leur gîte natal, mais sont souvent disséminés dans le sable de la rivière qui les a détachés de leur matrice. « Les diamans, dit feu M. Fourcroy, » existent pour l'ordinaire sous des roches*



» granitiques entre des couches de terre  
 » ochracée; ils y sont toujours enveloppés  
 » ou enduits d'une croûte terreuse, la-  
 » melleuse est spathiforme; mais quelque-  
 » fois, ajoute-t-il, on en rencontre de  
 » roulés et brillans dans les eaux. » *Sys-  
 tème des connoiss. chim.*, sect. II, art. 11,  
 § 3, t. 1, p. 206. Souvent, continue M. Four-  
 croy la *Télesie* se rencontre au royaume de  
 Pégou et dans le ruisseau d'Expailly: or on sait  
 que feu M. Haüy a désigné par le mot de  
*télesie*, ou pierre parfaite, les trois pierres  
 les plus belles de celles que l'on comprenait  
 autrefois parmi les gemmes; le rubis, le sa-  
 phir et la topaze d'Orient. Ibid. sect. IV,  
 art. 14, § 13, tom. II, p. 290. — Il est  
 donc assez naturel de croire que Jocko  
 avait trouvé, soit dans le sable et sur le  
 bord d'une rivière, soit plutôt dans les  
 fentes d'un rocher, les diamans dont elle  
 fit présent à son ami.

[47] Pag. 59. *Ce n'était pas un être sem-  
 blable à moi, mais c'était l'intéressante co-  
 pie d'un être semblable à moi.* « Si l'orang-  
 » outang, dit Ch. Bonnet, n'est point un

» homme, il en est le prototype le plus  
 » parfait qui soit sur la terre. » *Contempl.  
 de la nat.*, part. XII, chap. 47, *œuv.* tom. IX,  
 p. 437. Voyez ci-dessus not. 7. *Orangs.*

[48] Pag. 59. *Combien de fois j'avais re-  
 gretté que ma pauvre Jocko fût privée du don  
 de la parole.* Aucune des espèces de singes que  
 nous connaissons n'est douée de la faculté  
 de faire entendre des sons articulés et des  
 paroles distinctes. Voyez sur cette privation  
 de la parole et sur les conséquences qu'en  
 tirait Platon, ainsi que les autres philo-  
 sophes de l'antiquité, Plutarque, *Opin.  
 des philosophes*, l. v, § 20. — « L'orang-  
 » outang, dit Ch. Bonnet, ne parle pas,  
 » ou plutôt ne jase pas comme le perroquet,  
 » et pourtant son instrument vocal est in-  
 » comparablement plus parfait que celui  
 » de l'oiseau, puisqu'il est entièrement  
 » semblable à celui de l'homme. » *Con-  
 templ. de la nat.*, part. XII, tom. IX, p. 357,  
 not. — Tyson, *Anatom. de l'orang-outang*,  
 prétend aussi que l'organe de la voix de ce  
 singe est absolument le même que celui de  
 l'homme ; mais cette opinion a été réfutée

par P. Camper, *de l'orang-outang*, ch. 2., § 1 et 7, *œuv.*, tom. 1, p. 68 et 89. En effet, les anatomistes ont observé que la conformation de l'orang-outang s'oppose à ce qu'il puisse parler d'une manière distincte.

» Il lui est, dit M. G. L. Cuvier, physiquement impossible d'articuler aucun son à cause d'un certain sac qui communique avec son larynx et qui rend sa voix entièrement sourde. » *Tabl. élém. de l'hist. nat.*, ch. 2, p. 95. On sait que les Nègres attribuent à la paresse le silence des singes, et qu'ils sont persuadés que si ces animaux ne parlent pas, c'est qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler. Voyez Froger, *Relation du voyag. de Gennes*, p. 42, 43. — Grandpré, *Voyag. à la côte occident. d'Afrique*, tom. 1, p. 26 et suiv., etc., etc. — Marggraf semble vouloir accorder aux singes et particulièrement aux ouarines ou alouates, la faculté, non-seulement de se communiquer leurs pensées au moyen de la voix, mais encore de tenir des discours suivis. Il prétend que les ouarines s'assemblent le matin et le soir dans les bois, que

l'un d'eux, après s'être placé dans un lieu plus élevé que les autres et leur avoir fait un signe de la main, hurle long-temps seul d'une voix haute et précipitée, que les autres ouarines l'écoutent en silence; qu'à un nouveau signe, ils répondent tous ensemble par des hurlemens, se taisent pour écouter de nouveau, et finissent par se séparer. *Hist. Brasil.* p. 226. Ce fait que Marggraf atteste comme témoin oculaire, a été révoqué en doute par plusieurs naturalistes. Voyez Buffon, *hist. nat.*, art. Ouarine, *quadr.*, tom, VII, p. 290 et suiv. — Audubert, *Hist. nat.* des singes, art. Alouate, p. 8; etc.

[49] Page 63. *Je vois un affreux serpent, que je crus d'abord de l'espèce de ceux qu'on nomme boa, mais je reconnus plus tard que c'était une de ces grandes couleuvres de l'île de Java, etc.* Le boa ou devin est ordinairement long de vingt pieds, et d'une grosseur proportionnée; mais il parvient quelquefois à une dimension plus considérable, et M. de Lacépède croit qu'on doit rapporter à l'espèce du boa ces serpens

énormes de quarante, même de cinquante pieds, dont on voit la description dans un si grand nombre de voyages. Il considère comme appartenant à cette famille, le fameux serpent qui attaqua, en Afrique, les armées romaines, et qu'on ne put détruire qu'en employant contre lui les machines destinées à renverser les murailles des villes. Voyez Pline, liv. xxviii, c. 14. — La tête du boa est assez semblable, pour la forme, à celle des chiens de chasse appelés chiens couchans; les yeux sont très-gros, le museau allongé et terminé par une grande écaille blanchâtre tachetée de jaune, placée presque verticalement, et échancrée par le bas pour laisser passer la langue. L'ouverture de la bouche est très-grande; les dents sont très-longues, mais il n'a point de crochets mobiles: la queue courte en proportion du corps, est très-dure et très-forte.

« Cet énorme serpent, dit M. de Lacépède,  
» est remarquable par la beauté des écail-  
» les qui le couvrent et la vivacité des cou-  
» leurs dont il est peint... Il a communé-  
» ment sur la tête une grande tache d'une

» couleur noire ou rousse très-foncée, qui  
» représente une sorte de croix..... Le  
» dessus de son dos est parsemé de belles  
» et grandes taches ovales, qui ont ordi-  
» nairement deux ou trois pouces de lar-  
» geur, et autour desquelles on voit d'au-  
» tres taches plus petites de différentes  
» formes, toutes placées avec symétrie, et  
» distinguées du fond par des bordures  
» sombres qui, en imitant les ombres, les  
» détachent et les font ressortir. Toutes ces  
» belles taches présentent les couleurs les  
» plus agréablement mariées, et quelquefois  
» les plus vives. Les taches ovales sont or-  
» dinairement d'un fauve doré, et quel-  
» quefois noires ou rouges, et bordées de  
» blanc; les autres d'un châtain plus ou  
» moins clair, ou d'un rouge très-vif, semé  
» de points noirs ou roux... Le dessous du  
» corps est d'un cendré jaunâtre, marbré  
» ou tacheté de noir. » *Hist. nat. des Ser-  
pens*, genr. II, art. Boa, ovip., tom. IV,  
p. 153 et suiv. — Cet affreux serpent, d'au-  
tant plus redoutable qu'il poursuit sa proie  
avec beaucoup de vitesse, attaque les bes-

tiaux, les animaux sauvages, et même les hommes. Si l'on en croit le P. Kircher, il saisit un veau, l'enlace de ses replis et le dévore en entier. Voyez *Musæum Kircherianum*, Rom., 1778, class. II, fol. 32. — Pline, liv. XXVIII, c. 14, raconte que sous le règne de Claude, on tua près de Rome un de ces serpents dans le corps duquel on trouva un enfant tout entier. « Le boa, dit M. de La-  
» cépède, se jette sur sa malheureuse vic-  
» time, l'enveloppe dans tant de contours,  
» la serre avec tant de force, fait craquer  
» ses os avec tant de violence, que ne pou-  
» vant ni s'échapper ni user de ses armes,  
» et réduite à pousser de vains, mais d'af-  
» freux hurlemens, elle est bientôt étouffée  
» sous les efforts multipliés du monstrueux  
» reptile. » *Hist. nat. des Serpens*, art. Boa,  
tom. IV, p. 170. On ne peut lire sans éprou-  
ver un sentiment d'horreur, les détails rela-  
tifs aux mœurs de ces affreux boas, rappor-  
tés dans la relation du vaisseau *le César*,  
capitaine Taylor, chargé de reconduire à  
Londres l'ambassadeur anglais qui avait fait  
naufrage sur l'Alceste. Un boa constricteur,

long de seize pieds, et d'environ vingt pouces de circonférence, avait été embarqué sur ce vaisseau. On ouvre sa cage, on y renferme une chèvre vivante. En vain la malheureuse chèvre, jetant des cris perçans, baisse la tête et présente ses cornes; l'énorme reptile fixe sur elle un œil terrible et menaçant, sort sa langue fourchue, saisit le pauvre animal par la patte, le renverse et l'enveloppe de ses horribles replis avec une telle promptitude, que les spectateurs ne purent suivre des yeux ce mouvement rapide; se roulant ensuite sur lui-même, il écrase de son poids sa victime. Enfin, après s'être assuré qu'elle avait cessé de vivre, il se déroula, prit dans sa gueule la tête de la chèvre, et finit par l'engloutir tout entière au moyen du mouvement successif des muscles de son corps. Après cette opération, qui dura près de deux heures et demie, il tomba dans un état de torpeur, où il resta environ trois semaines. — Consultez sur le boa et sur les autres serpens monstrueux du même genre, Ch. Owen, *Essai sur l'Hist. nat. des Serpens*. Londres, 1742,



p. 12. — *Descript. du cabinet d'Albert Séba*, tom. II, p. 105, pl. 100, n° 1; *ibid.* p. 110, pl. 104, n° 1. — Marc Paul, *Voyages*, liv. II, c. 40. — Phil. Baldæus, *Descript. de l'île de Ceylan*, c. 22. — Od. Lopez, *Relation et Description du Congo*. — Labat, *Voyage*, vol. V, p. 249. — Anderson, *Voyage en Orient*, c. 6. — Iversen, *Voyage dans les contrées orient.*, c. 4. — Stedman, *Voyage à Surinam*. — Le père Jos. Gumilla: *el Orinoco illustr.*, part. II, c. 14, p. 172 et suiv. *Id.* trad. franç. par Eidous, c. 39, tom. III, p. 31 et suiv. *Histoire gén. des Voyages*, édit. in-12, tom. XIV, p. 213 et suiv., etc., etc.

La couleuvre *jaune et bleue* de Java se cache quelquefois dans les champs de riz, et plus volontiers dans les bois touffus. Sa longueur ordinaire est de neuf à dix pieds; mais on en voit de si grandes, qu'on les a comparées à de gros arbres. La tête de cette couleuvre est plate et large; sa mâchoire est armée de deux rangs de dents pointues et recourbées en arrière: elle n'a point de crochets mobiles. Les écailles qui couvrent

la tête sont d'un gris mêlé de bleu ; on y remarque une tache jaune chargée de quelques points bleus, et entourée d'une raie de couleur d'azur. « Le dessus du corps présente des espèces de compartimens très-agréables ; il paraît comme divisé en un très-grand nombre de carreaux, et représente un treillis formé par plusieurs raies qui se croisent. Ces raies sont d'un bleu éclatant, et bordées d'un jaune couleur d'or ; le milieu des carreaux est, sur le dos, d'un gris changeant en jaune, en bleu et en vert, suivant les manières dont il réfléchit la lumière. » Lacépède, *Hist. nat. des Serpens*, genr. 1, art. jaune et bleue, tome iv, p. 27 et suiv. — Cette couleuvre, que sa force rend redoutable, se nourrit d'oiseaux, et même d'animaux assez gros. Consultez la dissertation de M. le baron de Wurmb insérée dans les *Mémoires de la société de Batavia*, année 1787.

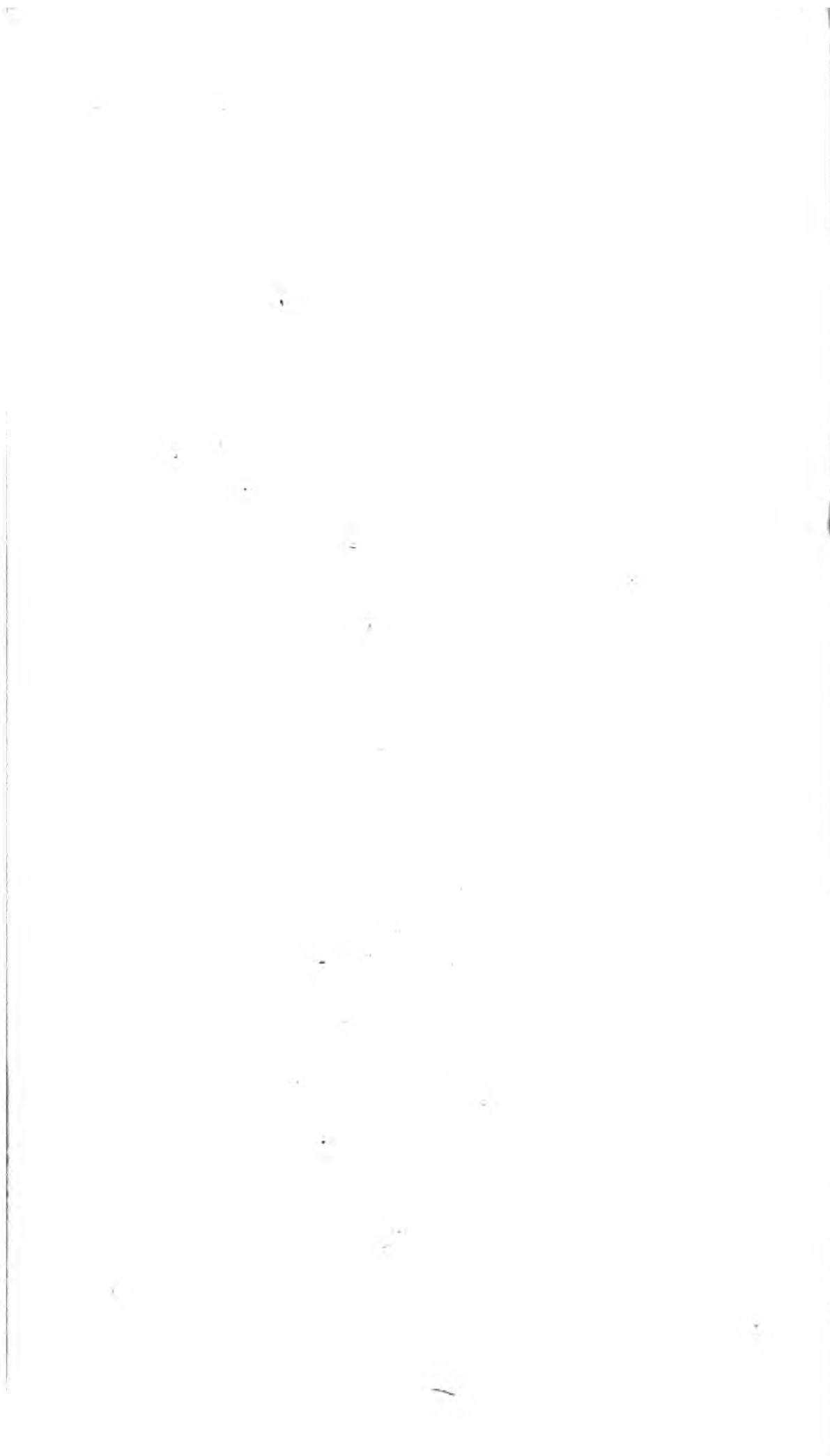
[50] Page 64. *Sans parler de la terreur que la vue seule d'un serpent inspire aux individus de son espèce. On connaît l'horreur que les singes ont pour les serpens ; la*

vue seule de la peau d'un de ces reptiles suffit pour les faire tomber en défaillance. Le voyageur Levailant avait tué à la chasse un gros serpent. « Je remarquai, dans cette » occasion, dit-il, toute la frayeur que ces » animaux inspirent aux singes. Il n'était » pas possible de faire approcher Keès du » serpent dont je venais de m'emparer, quoi- » qu'il fût entièrement expiré. » *Voyage en Afrique*, tome II, p. 258. — Cette crainte est bien naturelle; car les singes, qui, par leur légèreté et leur habitude de dormir sur les arbres, échappent aux lions, aux tigres, aux autres bêtes féroces, et même à l'homme, n'ont point d'ennemis plus redoutables que ces affreux reptiles, qui grimpent en rampant, et vont les surprendre jusque sur les branches les plus élevées. « Les singes de l'île de Macassar, » dit Salmon, *modern History*, etc., traduct. ital., tome II, part. II, chap. 3, p. 298, cité par le P. Jos. Gumilla, « ne craignent d'autres » bêtes que les serpens, qui les poursuivent » avec une vitesse extraordinaire, et vont » les chercher jusque sur les arbres; ce qui

» les oblige d'aller en troupes, pour s'en  
 » garantir : mais cette précaution n'em-  
 » pêche pas qu'ils ne les attaquent, et ne  
 » les aient tout en vie lorsqu'ils peuvent  
 » les attraper. » *Esta sangrienta especie de  
 monos no teme, ni huye de otras fieras, etc.;  
 el Orinoco illustr.*, part. II, chap. 14, § 8,  
 p. 207 ; *id.* traduct. française, par Eidous,  
 vol. III, chap. 39, § 8, p. 78. M. de Lacé-  
 pède, *Hist. nat. des Serpens*, genr. 2, t. IV,  
 p. 167, croit que l'espèce de serpent dont  
 parle ici Salmon est celle du *boa* ou *devin*,  
 dont il est fait mention dans la note précé-  
 dente. Consultez aussi *Descript. hist. de Ma-  
 caçar*, page 51 ; Audebert, *Hist. nat. des  
 singes*, discours sur la cinquième famille,  
 page 5, etc., etc.

[51] Page 65. *A sa couleur légèrement  
 bistrée avait succédé une teinte blanchâtre.*  
 Si l'on en croit M. Desfontaines (note com-  
 muniquée à M. de Buffon), le teint de di-  
 verses espèces de singes est sujet à s'altérer  
 lorsqu'ils sont saisis d'effroi. Voyez *Hist.  
 nat.*, addition à l'art. Pithèque, *quadr.*,  
 tome XII, page 48.

---



---

---

## TABLE ALPHABÉTIQUE

### DES AUTEURS CITÉS.

---

**ACOSTA** ( el padr. Jos. de ). Historia natural y moral de las Indias , en que se traten las cosas notables del cielo , y elementos , y ceremonias , leyes , y gobierno , y guerra de las Indias. Sevill. , 1590 , in-4°. — *Idem* , Madrid , 1608 , 1610 , in-4°. — *Idem* , traduit en italien , Venez. , 1596. — *Idem* , traduit en hollandais par J. Hug. de Linscoth , 1598 , in-8°. — *Idem* , traduit en allemand , 1599 , in-8°. — *Idem* , traduit en anglais. Lond. , 1604 , in-4°. — *Idem* , traduct. française par Robert. Paris , 1619 , in-8°.

**ANDERSON** ( Georg. ). Voyage en Orient. Voyez **OLÉARIUS**.

**AUDEBERT** ( J. B. ). Histoire naturelle des Singes et des Makis. Paris , an VIII ( 1800 ). Un vol. in-folio , figures en couleur.

**AZARA** ( don Felix d' ). Essais sur l'Histoire naturelle des Quadrupèdes de la province du Paraguay , trad. par Moreau de Saint-Méry. Paris , 1801. 2 vol. in-8°.

**BALDE** ou **BALDÆUS** ( Phil. ). Beschryving der Oost-Indischen landscapen , Malabar , Coromandel , Ceylan , etc. ; ou Description des contrées des Indes-Orientales , de Coromandel , de Ceylan , etc. ( en hollandais ). Amst. , 1671. Un vol. in-folio. — *Idem*, trad. en anglais. Voyez Churchil , a Collection of voyages. Tom. III , p. 409 et suiv.

**BATTELL** ( Andr. ). Voyez **ADVENTURES** ( the strange ) etc.

**BERGERON** ( P. ). Voyages faits principalement en Asie , dans les douzième , treizième , quatorzième et quinzième siècles , par Benjamin de Tudèle , Jean de Plancarpin , N. Ascelin , Guill. de Rubruquis , Marc Paul , vénitien , Haiton , J. de Mandeville et Ambroise Contarini , accompagnés de l'Histoire des Sarrasins et des Tartares , et précédés d'une Introduction concernant les voyages et les découvertes des principaux voyageurs. La Haye , 1735. 2 vol. in-4<sup>o</sup>.

**BERTRAND** ( J. ). Description du cap de Bonne-Espérance , où l'on trouve tout ce qui concerne l'histoire naturelle du pays , la religion , les mœurs et les usages des Hottentots , et l'établissement des Hollandais , tirée des Mémoires de P. Kolbe. Amst. , 1741. 3 vol.

pet. in-8° fig. — *Idem*, Amst., 1743. 3 vol. in-12 fig. — *Idem*, abrégé et traduit en allemand, Leips., 1745, 1 vol. in-8°.

BIERVILLAS ( Inigo de ). Voyage à la côte de Malabar, Goa, Batavia et autres lieux des Indes-Orientales, traduit du portugais. Paris, 1736, 2 tom. en un vol. in-12.

BLAINVILLE ( M. de ). Notes sur l'Orang-Outang et le Chimpanzé, insérées dans le *Journal de Physique*, ann. 1818, tom. I, p. 311 et suiv.

BONNET ( Charles ). OEuvres d'Histoire naturelle et de Philosophie. Neufchatel, 1779. 18 vol. in-8°, fig.

BONTIUS ( Jac. ). *Historia naturalis Indiæ*. V. PISON ( Guil. ) de *Indiæ utriusque re naturali et medicâ*.

BRISSON ( Math. Jacq. ). Le Règne animal divisé en neuf classes. Paris, 1756. Un vol in-4°. — *Idem*, traduit en latin par Allamand. Leyd., 1762. Un vol. in-8°.

BROSSE ( de la ). Voyage à la côte d'Angole en 1738, extrait par M. de Buffon, *Hist. Nat.*, Quad., art. Orang-Outang, édit. in-12, tom. VII, p. 70 et suiv.

BUFFON. OEuvres complètes, ou Histoire naturelle générale et particulière, suivie des



158      TABLE ALPHABÉTIQUE

Ovipares et Serpens, par M. de Lacépède; des Poissons par le même; des Cétacées par le même. Paris, Impr. roy., 1749 et suiv. 44 vol. in-4° fig. — *Idem*. Paris, Imp. roy., 1752 et suiv. 90 vol. in-12, fig. — *Idem*, édition de Sonnini. Paris, 1798. 127 vol. in-8°, fig. — *Idem*, nouv. édition mise en ordre par M. de Lacépède. Paris, 1817 et suiv. 1 vol. in-8°, fig.

CAMPER (P.). OEuvres qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée, trad. par Jansen. Paris, 1803. 8 vol. in-8° et Atl., in-folio.

CÉPÈDE (M. le comte de La). Histoire naturelle des ovipares et des serpens. Paris, 1788 et 1789. 2 vol. in-4°, fig. — *Idem*. 4 vol. in-12, fig.

LE MÊME. Tableaux méthodiques des mammifères et des oiseaux, destinés aux élèves de zoologie du Muséum d'histoire naturelle. Paris, Plassan..... in-4°. — Voyez aussi Mém. de l'Institut de France, classe des sciences mathém. et physiques, tom. III, pag. 454, 489 et suiv.

CHARLETON (Gualt.). Exercitationes de differentiis et nominibus animalium. Oxon. à theat. Sheldon., 1677. Un vol. in-folio, fig.

CHURCHIL. A Collection of voyages and travels , some now first printed from original manuscripts , others now first published in english. Lond., 1732. 8 vol. in-folio.

CUVIER ( G. L. ) de l'Institut , Acad. royale des sciences. Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux. Paris, 1798. 1 vol. in-8°.

CUVIER ( Fred. ). Description d'un Orang-Outang , et Essai sur ses facultés intellectuelles. Paris , 1808. Br. in-4° de vingt-deux pages.

DAMPIER ( Will. ). Voyage round the world. Lond., 1699 et suiv. 3 vol. in-8°. — *Idem* traduit en français avec les Voyages de Lionel Waffer , de Wood , de Couley , etc. Amsterd., 1711 et 1712. 5 vol. in-12 , fig. — *Idem* , Rouen , 1715. 5 vol. in-12 , fig.

DAPPER ( Oliv. ). Naukerige Beschryving der afrikaensche gevesten , van Egypten , etc. Description exacte des pays de l'Afrique , de l'Égypte , etc. Amst. , 1668 ou 1670. 1 vol. in-folio. — Beschryving der afrikaensche eylanden , etc. Description des îles de l'Afrique , etc. Amst. , 1668 , in-folio. — N. B. Ces deux ouvrages ont été réunis et traduits en français sous le titre suivant : Description de l'Afrique , contenant les noms , la situation et les confins

de toutes ses parties : leurs rivières , leurs villes et leurs habitans , leurs plantes et leurs animaux , les mœurs, les coutumes, etc. , traduite du flamand d'Olivier Dapper. Amst. , 1686. Un vol. in-folio. — *Idem*, traduit en hollandais. Amst., 1680. Un vol. in-folio.

FOURCROY ( A. F. ). Système des connaissances chimiques et de leurs applications aux phénomènes de la nature et de l'art. Paris , an IX ( 1801 ). 11 vol. in-8°.

FROGER ( Fr. ). Relation d'un voyage fait en 1695 , 1696 et 1697 aux côtes d'Afrique , détroit de Magellan , Brésil , Cayenne et îles Antilles , par une escadre des vaisseaux du roi commandée par M. de Gennes. Paris , 1669 , 1698 et 1699 , ou 1700. Un vol. in-12 , fig. — *Idem* , traduit en anglais par Osborne. Lond. 1698. Un vol. in-8°.

GASSENDI ( P. ). Viri illustres Nic. Claudii Fabricii de Peiresc , senatoris aquisextiensis vita. Paris. , Seb. Cramoisy, 1641. 1 vol. in-4° . — *Idem*. Hagæcom. , 1655. Un vol. in-4° .

GEMELLI CARRERI ( J. Fr. ). Giro del mondo. Venez. , 1699. 7 vol in-8° — *Idem, ibid.*, 1719. 9 vol. in-8° , fig. — *Idem* , traduit en français par M. L. N. ( M. Ernest Lenoble ). Paris , 1719 ou 1727. 6 vol. in-12.

GEOFFROY DE SAINT-HILAIRE ( Et. ) et G. L. CUVIER. Mémoire sur l'Orang-Outang , inséré dans le Journal de Physique , 1798 , p. 185. — N. B. Le même mémoire se trouve aussi dans le Magasin encyclopédique, tom. III, p. 451 et suiv.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE ( Et. ). Note sur un prétendu Orang-Outang des Indes, mentionné dans les Actes de la Société de Batavia. Journal de Physique , 1798 , p. 342.

GERVAISE ( Nic. ). Description du royaume de Macaçar , avec la relation de la guerre que les Hollandais ont eue contre le roi , en 1666 jusqu'en 1669. Paris , 1688. Un vol. in-12. — *Idem*. Ratisb. , 1700. 1 vol in-12.

GRANDPRÉ ( L. de ). Voyage à la côte occidentale d'Afrique , en 1786 et 1787 , contenant la description des mœurs, usages, lois, gouvernement et commerce des États de Congo fréquentés par les Européens....., suivi d'un Voyage fait au cap de Bonne-Espérance, etc. Paris , 1801. 2 vol. in-8°, fig.

GROSE ( J. H. ). Travels to the East-Indies Lond..... Un vol. in-8°. — *Idem, ibid.*, 1759. — *Id.* , 1766. — *Id.* , 1772. 2 vol. in-8°. — *Idem*, traduit en français par Hernandez.

Lond. ( Paris ) 1758. Un vol. in-12. *Id.*, *ibid.*, 1764. Un vol. in-12.

**GUMILLA** ( el padre Jos. de ). El Orinoco ilustrado y defendido , Historia natural , civil y geographica de este gran rio , y de sus caudalosas vertientes , gobierno , usos y costumbres de los Indios sus habitantes , con nuevas y utiles noticias de animales , arboles , frutos , etc. Secunda impression revista y aumentada por su mismo autor. Madrid , 1745. 2 vol. in-4°. — Histoire naturelle , civile et géographique de l'Orénoque et des principales rivières qui s'y jettent , dans laquelle on traite du gouvernement , des usages et des coutumes des Indiens qui l'habitent , des animaux , des arbres , etc. , traduite sur la seconde édition par M. Eidous. Paris , 1758. 3 vol. in-12. fig.

**HANNON**. Periple , voy. PERIPLUS.

**IVERSEN** ( Wolfgang ). Voyage dans les contrées orientales. Voyez OLEARIUS.

**JOBSON** ( Rich. ). Golden Trade , or a Discovery of the river Gambia , and the golden Trade of Ethiopians etc. Lond. , 1623. Un vol. in-8°.

**JONSTON** ( J. ). Historia naturalis de quadrupedibus , de avibus , de insectis , de piscibus. Francf. , 1650 à 1653. 5 tom. en 2 vol. in-fol.

KOLBE ( P. ). Voyage au cap de Bonne-Espérance. Voyez BERTRAND.

LABAT ( J. B. ). Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitans anciens et modernes, les guerres et les événemens singuliers qui y sont arrivés durant le séjour que l'auteur y a fait. Paris, 1722, 6 vol. in-12, fig. — *Idem*, 1724. 2 vol. in-4°. — *Idem*, 1742, 8 vol. in-12, fig.

LE COMTE ( le P. Louis ). Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine. Paris, 1696, 1697 et 1701. 3 vol. in-12.

LEGUAT ( Fr. ). Voyage to the East-Indies, etc. Lond. 1708. Un vol. in-8°. — Voyages et Aventures de Fr. Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes-Orientales, avec la relation des choses les plus remarquables qu'ils ont observées dans l'île Maurice, à Batavia, au cap de Bonne-Espérance, dans l'île Sainte-Hélène et en d'autres endroits de leur route. Lond., 1711, 1720 ou 1721. 2 vol. in-12, fig.

LEMAIRE. Voyage aux îles Canaries, au Cap-Vert et à Gambie en 1682. Paris, 1695, 1 vol. in-8°.

LINNÉ (Ch.). *Systema naturæ*, per tria regna naturæ, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis locis. Vindob., 1767. 3 vol. in-8°. — *Idem*, curis J. Frid. Gmelin, 1788 à 1793. 10 vol. in-8°.

LOCKE (J.). *Essay concerning human understanding*. Lond., 1690. 1 vol. in-folio. — *Idem*. Lond., 1796. 2 vol. in-8°. — *Essai philosophique sur l'entendement humain*, traduit par Costes. Amst., 1700 ou 1729, etc. 1 vol. in-4°. — *Idem*. Paris, 1786. 4 vol. in-12.

LOPEZ (Od.). *Relatio et descriptio Congo et Cham, vicini Angola, excerpta ex scriptis Odoardi Lopez*. Amst., 1659. In-4°, fig. — *Idem*, trad. en anglais par Harwols. Lond., 1797. 1 vol. in-4°.

MARGGRAF (Georg.). *Historiæ rerum naturalium Brasilæ libri octo. Voy. G. PISONIS, Hist. nat. Brasilæ*.

MARMOL CARVAJAL (L.). *Description general de Africa, con todos los successos de guerras que a avido entre los infieles y el pueblo christiano hasta el agno del signor 1571; Grenad., 1573, et Malaga, 1599; trois parties en 2 vol. in-fol.* — *Description de l'Afrique, contenant l'histoire de ce qui s'y est passé de*

plus remarquable depuis l'année 613 jusqu'en 1571, traduit de l'espagnol de Louis Marmol par Nicol. Perrot d'Ablancourt, ensemble l'histoire des chérifs, traduit de l'espagnol de Diego Torrès par Charles de Valois, duc d'Angoulême; le tout revu et corrigé par P. Richelet. Paris, 1667. 3 vol. in-4<sup>e</sup>.

MATTHEWS (J.). Voyage to the river Sierra-Leone, on the coast of Africa containing an account of the trade and productions of the country, etc.; in a series of letters to a friend in England.... during the years 1785, 1786, and 1787, etc. Lond., 1788. 1 vol. in-8<sup>o</sup>, fig. — *Id.* 1791. 1 vol. in-8<sup>o</sup>, fig. — *Id.* traduit en français par Bellart. Paris, an v (1797). 1 vol. in-18.

MOREAU-SAINT-MÉRY. Voyez AZARA.

NIEREMBERG (J.-Euseb.). *Historia naturæ maximè peregrinæ, in libros XVI distincta*; Antwerp., 1635. 1 vol. in-fol., fig.

OEXMELIN (Alex.-Oliv.). *History of the boucaniers of America*. Lond., 1699. 2 vol. in-8<sup>o</sup>. — *Id. ibid.* 1740. 2 vol. in-8<sup>o</sup>. — *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes occidentales*. Trevoux, 1744, ou Reims, 1775. 4 vol. in-12, fig.

OLEARIUS (Ad.). *Colligirte und vermehrte*



Reisebeschreibung , etc. , ou Voyages recueillis et augmentés , contenant 1° le voyage à Moscou et en Perse ; 2° celui d'Orient , par J. Albert Mandelslo ; 3° ceux en Orient , par Jac. Anderson et Wolfg. Iversen ; 4° l'histoire de l'invasion des Tartares en Chine , par Martin Martinius , etc. Hambourg , 1690. 1 vol. in-fol. — *Id.* traduction hollandaise. Amst. , 1691. 1 vol. in-4°. — *Id.* traduction française par Wiquefort. Amst. , 1726 et 1727. 2 tom. en 1 vol. in-fol.

OWEN ( Charl. ). Essay towards a natural history of serpents, Lond. , 1742. 1 vol. in-4°, figures.

PISON ( Guill. ). Historia naturalis Brasilæ , in quâ continentur Gulielmi Pisonis de medicinâ Brasiliensi libri IV , et Georgii Margravii de Liebstadt , historiæ rerum naturalium Brasilæ libri VIII , cum appendice de Tapuyis et Chilensibus accurante Joann. de Laet Lugd. Batav. , 1648. 1 vol. in-fol. , fig. — *Id.* de Indiæ utriusque re naturali et medicâ libri XIV. Amst. , Elzev. , 1658. 1 vol. in-fol. , fig. — *N. B.* Guill. Pison a réuni dans cette collection plusieurs ouvrages de *Jac. Bontius* , jusqu'alors inédits.

PLINIUS ( C. ). Historiæ natur. libri XXXVII ,

cum interpretatione, notis et indicibus Joann. Harduini. Paris, 1685. 5 vol. in-4°. — *Idem* Paris. Coustelier, 1723. 3 vol. in-fol. — *Idem* recensente J.-G. Frid. Franzio. Lips., 1778 à 1791. 10 vol. in-8°. — Histoire naturelle de Pline, trad. en français par Poincette de Sivry (le baron d'Holbach). Paris, 1771 à 1782, 12 vol. in-4°.

PLUTARCHI. Cheronensis quæ supersunt omnia, græcè et latinè; principibus ex editionibus castigavit, virorumque doctorum, suisque annotationibus instruxit J.-Jac. Reiske. Lips., 1774 et suiv. 12 vol. in-8°. — Œuvres complètes de Plutarque, traduites en français par Dom. Ricard. Paris, 1783 à 1803. 13 vol. in-12.

POLO (Marco) Delle maraviglie del mondo da lui vedute. Venez., 1496. 1 vol. in-8°. — *Idem*, Venez., Mateo Pagan... 1 vol. in-8°. — *Idem*, Venez., 1626. 1 vol. in-8°. — *Id.*, traduction latine avec préface d'André Muller. Brandeb., 1671. 1 vol. in-4°. — *Idem*, trad. en allemand. Leips., 1611. 1 vol. in-fol. — *Idem*, trad. en espagnol par Don Rodriguez, chanoine de Séville. Logr., 1529. 1 vol. in-fol. — *Idem*, trad. en portugais. Lisb., 1512. 1 vol. in-fol. — *Idem*, trad. en anglais, avec notes de Will. Marsden. Lond., 1818. 1 vol. in-4°. — Description géographique des pro-

vinces et des villes les plus fameuses de l'Inde , avec les mœurs , lois et coutumes de l'Inde-Orientale , et même de ce qui est sous la domination du grand cham des Tartares , par Marc Paul. Paris , 1556. In-4°. Voy. BERGERON.

PRÉVOST ( M. l'abbé Ant.-Fr. ). D'Exiles. Histoire générale des voyages, ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par terre ou par mer, qui ont été publiées jusqu'à présent , continuée par Querlon et Surgy. Paris , 1746 à 1789. 20 vol. in-4°, fig. — *Idem*, La Haye , 1747 et suiv. 25 vol. in-4°. *Idem*, Paris , 1749 et suiv. 80 vol. in-12.

PURCHAS ( Sam. ). Pilgrimes , containing the history of the world , by sea voyages and land travels , by englishmen and others. Lond. , 1625 , 1626. 5 vol. in-fol. , fig. — *Id.* , Lond. , Church. , 1704. 4 vol. in-fol. — *Idem* , Lond. , 1732. 4 vol. in fol.

PYRARD ( Franç. ) , de Laval. Voyage contenant sa navigation aux Indes-Orientales , Maldives , Moluques et Brésil , avec un petit dictionnaire de la langue des Maldives. Paris , 1615-1619. 1 vol. in-8°. *Idem* , nouvelle édition , augmentée de divers traités et relations curieuses , avec des observations géographiques , par Duval , géographe ordinaire du roi. Paris , 1679. 1 vol. in-4°.

RAY ( J. ). *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*. Lond. , 1695. — *Id.* , 1724. 1 vol. in-8°.

REIMAR ( Herm.-Sam. ). *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, trad. de l'allemand par R.... de L.... ( Reneaume de Letache ). Amst. , 1770. 2 vol. in-12.

ROUSSEAU ( J.-J. ). *OEuvres complètes*. Paris , 1793. 37 vol. , gr. in-18.

RUBRUQUIS ( Guill. ) ou Ruysbrook. *Relation de son voyage*. Voyez BERGERON.

SALMON. *Modern history, or the present state of all nations of Asia, Europa, and Africa*. Lond. , 1739. 3 vol. in-4°. — *Idem* , Lond. , 1744 et 1746. 2 vol. in-fol. — *N. B.* Le même ouvrage a été publié de nouveau sous le titre suivant : *Universal traveller, or a complete description of the several foreign nations of the World*. Lond. , 1755. 2 vol. in-fol. fig. — *Idem* , trad. italienne intitulée : *Stato presente di tutti paesi e popoli del mondo.... con nuove osservazioni e correzioni degli antichi e moderni viaggiatori*. Venez. , 1740 à 1766. 26 vol. in-8°.

SCHOUTEN ( Gauthier ). *Reys togten naer en door Oost-Indien , etc*. Amsterd. , 1707. 1 vol.

in-4<sup>o</sup>. — Voyage aux Indes-Orientales, commencé en 1658 et fini en l'an 1665, où l'on voit plusieurs descriptions de pays, royaumes, îles, etc., sièges, combats, coutumes, religions de divers peuples, animaux, plantes, etc.; trad. du hollandais. Amst., 1707 et 1708. 2 vol. in-12. — *Idem*, Rouen, 1725. 10 vol. in-12. — *Idem*, traduit en allemand. Amst., 1676. 1 vol. in-fol., fig. Voy. RECUEIL DE VOYAGES, etc., tom. XI et XII.

SÉBA (Alb.). Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio, et iconibus artificiosissimis expressio, per universam physices historiam. — Description d'un très-riche cabinet d'histoire naturelle, ornée de figures, renfermant divers objets des trois règnes de la nature. Amsterd., 1734 à 1765. 4 vol. in-fol.

STEDMAN (J.-G.). A narrative of a five years expedition against the revolted negroes of Surinam. Lond., 1796. 2 vol. in-4<sup>o</sup>, fig. — *Id.*, traduit en français par M. F.-P. Henri, sous le titre de Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, etc. Paris, an VII (1799). 3 vol. in-8<sup>o</sup>, et atlas.

TULPIUS (Nic.), Amstelodamensis. Observationes medicæ, editio nova, libro quarto

auctior, et sparsim multis in locis emendatior. Amst., Dan. Elzevir, 1672. 1 vol. in-8°, figures.

TYSON (Edw.). Orang-Outang sive Homo sylvestris, or the anatomy of pigmie. Lond., 1699. 1 vol. in-4°. — *Idem*, seconde édition augmentée, sous le titre de Anatomy of a pigmy, compared with that of a monkey, an ape, and a man, with an essay concerning the pigmies, etc., of the ancients. Lond., 1751. 3 tom. en 1 vol. in-4°.

VAILLANT (Fr. Le). Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, dans les années 1780 à 1785. Paris, 1790. 2 tom. en 1 vol. in-4°, fig. — *Idem*, traduit en allemand. Francfort sur le Mein, 1790. 2 vol. in-8°, fig. — *Id.*, second voyage. Paris, 1795. 2 vol. in-4°. — Les deux voyages réunis. Paris, 1800. 5 vol. in-8°.

VALMONT DE BOMARE. Dictionnaire universel d'histoire naturelle. Lyon, 1791. 8 vol. in-4°. — *Id. ibid.* 15 vol. in-8°.

VERNEUR (J.-T.) et Friéville, journal des voyages, découvertes et navigations modernes, ou Archives géographiques du 19<sup>e</sup> siècle, contenant l'analyse raisonnée des voyages les plus remarquables publiés dans toutes les langues

de l'Europe , etc. , etc. Paris , 1818 et années suivantes. In-8°, douze cahiers chaque année.

VIREY ( J.-J. ). Histoire des mœurs et de l'instinct des animaux , avec les distinctions méthodiques et naturelles de toutes leurs classes. Paris , 1821. 2 vol. in-8°.

VOSMAER ( A. ). Description de différens animaux apportés d'Asie et d'Afrique dans la ménagerie de S. A. S. le prince d'Orange , traduite en Français par Renfner. Amst. , 1766 à 1787. 31 cahiers en 1 vol. in-4°. — Voyez aussi Buffon , Hist. nat. , addit. à l'art. Orang-Outang , quadrup. , tom. XII.

WERNER ( A.-G. ). Nouvelle Théorie de la formation des filons , et application de cette théorie à l'exploitation des mines de Freiberg. Freiberg , 1802. 1 vol. in-8°. — *Idem* , avec notes de J.-F. Daubuisson. Paris , 1802. 1 vol. in-8°.

WURMB ( F. baron Van- ). Beschryving van de groote Borneosche orang-outang , of de ostindische pongo. — Description du grand orang-outang de Bornéo , ou du pongo des Grandes-Indes. Voyez Mémoires de la Société de Batavia , tom. II , p. 245 à 261. — *Idem* , Bydrage tot de natuurlyke historie , uit de nagelate schriften van der Heer baron van

Wurmb : Dieren , pongo wyfje. — Introduction à l'Histoire naturelle, d'après les écrits laissés par M. le baron de Wurmb : animaux , pongo femelle. *Ibid.* , tom. IV, p. 517 à 520 inclusivement. — *N. B.* La Description de l'orang-outang, par M. le baron Wurmb, a été traduite en français par feu M. Jansen. *Décad. philosoph.* ; messid. an IV, n<sup>o</sup> 79.

---

ADVENTURES (the strange) of Andrea Battel of Leigh in Essex, sent by the Portugal prisoner to Angola, who lived there, in the adjoining regions, near eighteen years. Voyez PURCHAS, *Pilgrimes*, tom. II, liv. 7.

DÉCADE philosophique, politique et littéraire, rédigée Par MM. Say, Amaury Duval, Ginguéné, Lebreton, etc., depuis le 10 floreal an 2 (1794) jusqu'en 1807. 54 vol. in-8<sup>o</sup>.

DESCRIPTION du cabinet d'Albert Séba. Voyez SÉBA.

DESCRIPTION de Macaçar. Voyez Nic. GERVAISE.

DICTIONNAIRE (Nouveau) d'histoire naturelle appliquée aux arts, à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc., par une société de naturalistes et



d'agriculteurs ; nouvelle édition presque entièrement refondue et augmentée. Paris , Détéville ; 1816 et ann. suiv. 36 vol. in-8°, fig.

ENCYCLOPÉDIE ou Dictionnaire raisonné des sciences , des arts et des métiers , par une société de gens de lettres ; mis en ordre par Diderot , et , quant à la partie mathématique , par d'Alembert. Paris , 1751 et suiv. 35 vol. in-fol. — *Idem.* Genève ( Lyon ) , 1777. 45 vol. in-4°. *Idem.* Lausanne , 1778. 39 vol. in-8°.

ENCYCLOPÉDIE méthodique ou par ordre de matières. Paris , 1782 et suiv. 90 livraisons ou 302 parties in-4°, fig.

HISTOIRE générale des voyages. Voy. PRÉVOST.

JOURNAL DE PHYSIQUE rédigé par J.-Cl. Delametherie. Paris , 1798 à 1819. 44 vol. in-4°.

MAGASIN encyclopédique ou Journal des sciences , des lettres et des arts , rédigé par A.-L. Millin. Paris , 1795 à 1816. 127 vol. in-8°.

MÉMOIRES de la Société de Batavia. Voyez VERHANDELINGEN , etc.

MUSÆUM Kircherianum , sive Musæum ab Athanas. Kirchero , in collegio Romano societ. Jesu , jampridem incæptum ; nuper res-

titulum , auctum , descriptum et iconibus illustratum , studio et labore Philippi Bonanni. Rom. , 1709, 1 vol. in-fol. — Rerum naturalium historia , nempe quadrupedum , etc. , ac præsertim testaceorum existentium in Musæo Kircheriano , edita jam à Philippo Bonanni , nuper vero novâ methodo distributa , notis illustrata à J.-Ant. Battara. Rom. , 1773 et 1782. 2 vol. in-folio , fig.

PERIPLUS Arriani et Hannonis ; Plutarchus de fluminibus et montibus ; Strabonis epitome græcè : ex editione Sig. Gelenii Basil. 1523. 1 vol. in - 4<sup>o</sup>. — *Idem* Periplus Hannonis , græcè et latinè sub auspiciis J.-Henr. Bæcleri , cum versione et animadversionibus Jacob. Mulleri. Strasb. , 1661. 1 vol. in-4<sup>o</sup>. — *Idem* , edente Berkelio. Lugd. Batav. , 1674 , in-4<sup>o</sup>. — *Idem* , edente eodem. Hagæcom , 1694 , in-4<sup>o</sup>. — *Idem* , traduit en français par M. de Bougainville. Voyez Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres , tom. XXVI , pag. 10 et suiv. — ANTIQUEDAD maritima dela republica de Carthago , con el periplo de su general Hannon , traducido del griego e ilustrado per P. Rodrig. Campomanez. Mad. , 1756. 1 vol. in-4<sup>o</sup> , fig. — HANNO 's voyage translated , and accompanied with the greek,

explained from the account of modern travellers by Th. Falconer. Oxford, 1797. 1 vol. in-8<sup>o</sup>, fig.

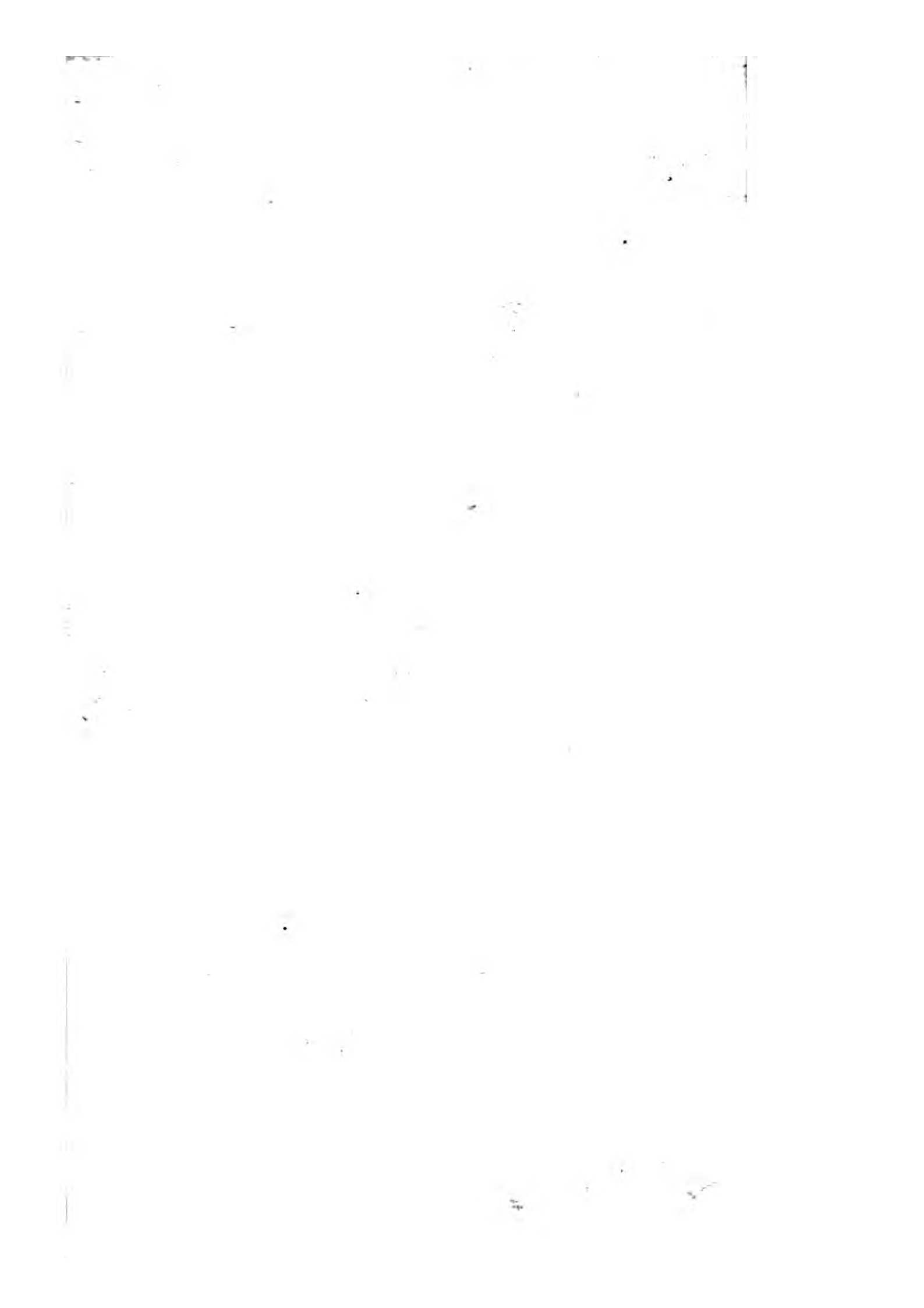
RECUEIL de voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes-Orientales, formée dans les provinces unies des Pays-Bas. Amsterd., 1716 à 1725. 12 vol. in-12, fig. *Id. ibid.* 1754. 12 vol. in-12, fig. — *N. B.* Les deux derniers volumes contiennent les voyages de Gautier Schouten.

VERHANDELINGEN van het Bataviaasch genootschap der Konsten en weeten-schappen. — Mémoires de la Société des arts et des sciences de Batavia. Rotterd., 1781 à 1792. 6 vol. in-8<sup>o</sup>.

FIN.



77783817







Vet. Fr. III B. 3717

